

le COURRIER de l'UNESCO



MAI 1991

ENTRETIEN AVEC
SADRUDDIN
AGHA KHAN

LE FEU



BELGIQUE : 131 FR. - CANADA : 5,25 \$ - CÔTE D'IVOIRE : 1200 CFA - CAMEROUN : 1440 CFA - GABON : 1340 CFA - MAROC : 26 DH. - LUXEMBOURG : 130 FLUX. - SUISSE : 5,70 FS. - PORTUGAL : 550 ESC.

M 1205 - 9105 - 18.00 F



Demain,

une autre paix

PAR FEDERICO MAYOR

DIRECTEUR GÉNÉRAL DE L'UNESCO

Le 25 janvier 1991, pendant la guerre du Golfe, le Directeur général de l'UNESCO publiait dans le quotidien français *Le Monde* ce plaidoyer en faveur de la paix. Nous en reproduisons ici intégralement le texte. Il n'a rien perdu de son actualité.

EN 1945, AU SORTIR D'UNE GUERRE QUI AVAIT progressivement impliqué l'ensemble des nations du monde, ceux qui lui avaient survécu eurent la conviction que la raison ne pouvait l'emporter un jour sur les égoïsmes que si une organisation collective prenait en charge la sécurité universelle en la fondant sur la coopération intergouvernementale, le développement partagé et le dialogue des cultures. La paix devait résulter de l'émergence, au-delà de l'appartenance de chaque individu à ses cadres locaux, régionaux et nationaux d'une citoyenneté du monde consciente et responsable.

Cette citoyenneté devait se construire dans l'esprit des hommes par l'apprentissage de la tolérance, du respect, de la dignité de la personne comme des différences qui les constituent. Et pour la construire, les efforts déployés de 1945 à 1990 ne manquèrent pas qui, sur un chemin parsemé de guerres, de famines, d'attentats, s'attaquèrent sans relâche aux causes et aux conséquences des antagonismes de toutes sortes qui continuaient de se faire se dresser, les uns contre les autres, les nations, les peuples et les Etats.

Grâce à ces efforts individuels et collectifs, grâce aux sacrifices de beaucoup d'hommes, pour la première fois depuis l'écroulement d'un mur devenu symbolique, le vent d'une certaine espérance commençait à souffler, entraînant avec lui les peurs et les hésitations, les calculs et les ambitions, les lourdeurs et les résignations. Le sentiment que tous les hommes partagent en commun le même monde, la même terre, la même humanité se frayait son chemin dans une allégresse parfois naïve, mais porteuse pour la paix de virtualités nouvelles.

Pourtant, en quelques mois, les intérêts de tous ordres, économiques, financiers, militaires, géopolitiques, et les ambitions personnelles eurent raison d'un édifice encore fragile. Et ce qui était encore hier une espérance, devient aujourd'hui une interrogation. La paix pouvait reculer. La paix avait reculé... Et devant ce recul, après tant d'efforts, tant d'énergie déployés en vain, comment le courage et la lucidité ne céderaient-ils pas leur place à la lassitude, voire à la résignation ? Eh bien non ! La paix n'est pas de ces obligations auxquelles on renonce : et cette invasion, comme celles qui l'ont précédée, cette guerre, comme celles qui l'on devancée, ici ou ailleurs, en d'autres lieux de la planète, ne suffiront pas à nous faire baisser les bras. Il faut repartir, rebâtir, reconstruire la paix, une autre paix. Car si nous sommes vraiment convaincus que c'est par le respect du droit international et des résolutions qui le mettent en œuvre que la communauté internationale peut s'exprimer légitimement, alors il faut que cette communauté internationale s'engage, de toutes ses forces, dans la lutte contre l'ignorance, la pauvreté, la discrimination, l'oppression et toutes les formes de violence et d'humiliation qui font reculer les libertés et qui bafouent la dignité de l'homme.

Et le nouvel ordre international que l'on pouvait entrevoir, il y a quelques mois, fondé sur des avancées incontestables — l'émergence de nouvelles démocraties, la disparition des séquelles d'un passé déchirant, l'accélération du processus de désarmement, la solution négociée

de conflits locaux — devra être enrichi, complété de nouvelles perspectives du développement humain. Car cette autre paix que nous appelons de nos vœux devra, pour être juste et durable, être globale et tenir compte — par le dialogue, la compréhension, la connaissance des identités de chacun et des spécificités d'autrui — des laissés-pour-compte de l'histoire qui assistent presque impuissants à la construction d'un autre monde, dont ils sont pourtant membres à part entière.

Car c'est faute d'avoir été appréhendée dans sa globalité que la paix que l'on pouvait espérer construire pour toujours s'est révélée, face à la logique de la guerre, si fragile. Pour y parvenir, il faudra, à court terme, avec patience, redonner à la parole, au bon sens, à l'intelligence, à la sensibilité, à la tolérance la place qui leur reviennent. Ces vertus, ces valeurs devront constituer le vocabulaire du futur après-guerre. Il faudra aussi, et cela me paraît essentiel, que tous sachent prendre mieux en considération la psychologie des peuples, qui s'alimente aux profondeurs de l'histoire et échappe aux rigidités de la politique.

A plus long terme, c'est à une réorientation des modes de pensée et des formes d'action des hommes qui ont en charge la paix du monde qu'il faudra s'attacher. L'uniformisation des modes de vie, des valeurs, des comportements, des mentalités a été de façon trop prédominante présentée comme le seul cadre de référence, le seul élan de la modernité. En gommant les spécificités culturelles, nationales, ethniques, religieuses, cette uniformisation a fait disparaître les repères de chacun. Elle trouve aujourd'hui des limites. La reconquête pour chacun de son identité propre devrait être le meilleur ferment de la tolérance à l'égard de l'autre.

Par ailleurs, la diffusion fulgurante des savoirs scientifiques, les progrès immenses de la technologie ont contribué à un meilleur partage du développement, même s'il reste insuffisant. Mais la croissance quantitative appelle son correctif par la réaffirmation des exigences de l'environnement, de la limite des ressources naturelles et des équilibres démographiques.

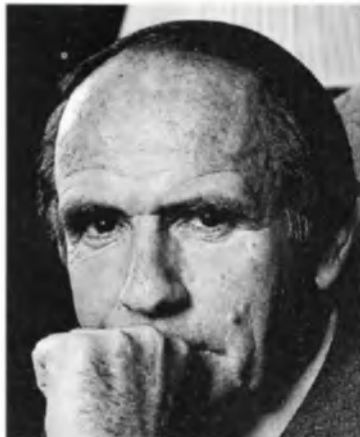
Enfin, doit cheminer librement au sein de toute société, la réflexion éthique, philosophique et religieuse : la dimension spirituelle du développement doit autant retenir l'attention que le caractère durable de ce développement.

Si nous redonnons à ces considérations valeur de priorité, alors, oui, un jour la guerre, comme l'avaient espéré les fondateurs de l'UNESCO, sera peut-être effacée de l'esprit des hommes. Car pour ses fondateurs, témoins survivants, la guerre était présente, si présente qu'ils pensaient encore les blessures des cœurs et des yeux.

La guerre et la paix sont humaines, trop humaines. Et pour faire reculer l'une au profit de l'autre, il faut d'abord réhabiliter avec ardeur, avec constance, ce que l'homme a de meilleur en lui, ce qui le constitue, car l'homme est au cœur de toute chose, et c'est dans l'homme que la vie a son siège, que le travail a son origine et que la création a sa source. ■

4

Entretien avec
SADRUDDIN AGHA KHAN



41

EN BREF
DANS LE MONDE...

42

ACTION/UNESCO

MÉMOIRE DU MONDE
Les Dogon,
peuple des falaises
par Caroline Haardt

46

ACTION/UNESCO

LES ROUTES DE LA SOIE
Le centre du labyrinthe
Par François-Bernard Huyghe

49

COUPS DE CŒUR
Disques récents

50

LE COURRIER
DES LECTEURS

11

LE JEU

- UN APPÉTIT DE VIVRE**
par Martine Mauriras-Bousquet 13
- ENTRE L'ORDRE ET LE CHAOS**
par Graciela Scheines 19
- LA NATURE, MAÎTRE DU JEU**
par Chalva Amonachvili 22
- VIVRE-JOUER EN EXTRÊME-ORIENT**
par Marsi Paribatra 26
- LES LUDOTHÈQUES
EN AMÉRIQUE LATINE**
par Raimundo Dinello 29
- LE JEU ET LE SACRÉ EN AFRIQUE**
par Barthélemy Comoe-Krou 30
- LA FIN DES TERROIRS**
par Jean d'Ormesson 34
- SPORT ET JEU**
par Georges Magnane 39

Notre couverture : miniature
indienne du 18^e siècle

Couverture de dos : la fête du
printemps à Tokyo (Japon)

Consultante spéciale
pour ce numéro :
MARTINE
MAURIRAS-BOUSQUET

le COURRIER
de l'UNESCO



44^e ANNÉE

Mensuel publié en 35 langues et en braille

« Les gouvernements des États parties à
la présente Convention, au nom de leurs
peuples déclarent :

**Que, les guerres prenant naissance
dans l'esprit des hommes,
c'est dans l'esprit des hommes
que doivent être élevées les
défenses de la paix...**

**...Qu'une paix fondée sur les seuls
accords économiques et politiques
des gouvernements ne saurait
entraîner l'adhésion unanime,
durable et sincère des peuples et
que, par conséquent, cette paix
doit être établie sur le fondement
de la solidarité intellectuelle et
morale de l'humanité.**

**...Pour ces motifs (ils) décident de
développer et de multiplier les
relations entre leurs peuples en vue
de se mieux comprendre et
d'acquérir une connaissance plus
précise et plus vraie de leurs
coutumes respectives... »**

(Extrait du préambule de la Convention
créant l'UNESCO,
Londres, le 16 novembre 1945)

ENTRETIEN

SADRUDDIN AGHA KHAN

Le prince Sadruddin Agha Khan est le fils de Muhammad Châh, l'Agha Khan III, chef religieux des ismaéliens nizârites, un mouvement réformateur de l'islam chi'ite qui compte de nombreux adeptes en Inde, au Pakistan, en Asie centrale, en Iran, en Syrie et en Afrique orientale. Il entame en 1958, à l'UNESCO, une brillante carrière internationale qui le conduit, en 1965, à assumer les fonctions de Haut Commissaire des Nations Unies pour les réfugiés, fonctions qu'il conservera jusqu'en 1977. Toujours très actif dans le domaine de l'action humanitaire, le prince Sadruddin a créé à Genève (Suisse) la Fondation de Bellerive, une organisation qui se consacre à l'aide au développement et à la protection de l'environnement, notamment en Afrique. Il est également vice-président du Fonds mondial pour la nature.



■ *Vous êtes associé, depuis fort longtemps, au système des Nations Unies. Comment y êtes-vous venu ? Par vocation ? Par hasard ?*

— Je crois que l'on est surtout influencé par son milieu familial. De par mes origines, j'appartiens à la fois à l'Orient et à l'Occident. L'Iran est notre berceau familial, mais nous n'y avons jamais vécu et moi, je suis né à Paris, de mère française. Par mon père, qui avait sur moi beaucoup d'ascendant, j'ai été très tôt en contact avec l'islam. Nous avons beaucoup voyagé dans les pays islamiques, et régulièrement séjourné en Égypte. Par ailleurs, mon père a été un pionnier des organisations inter-

nationales : il a œuvré à la création de la Société des Nations, l'a présidée en 1937 et a même inauguré le Palais des Nations à Genève. Mon bureau se trouve à deux pas de celui qu'il y occupait lui-même. Il y a une sorte de continuité.

■ *Votre statut de haut fonctionnaire international ne vous a pourtant pas empêché de conserver le profil d'un homme d'idées et d'un homme de terrain.*

— Je me suis efforcé de résister à l'immobilisme, à l'embrigadement par la bureaucratie. Dans les couloirs de la diplomatie, on finit par

perdre le sens des réalités extérieures, par attacher, sans le vouloir, beaucoup d'importance à des choses qui en ont très peu. Tout à coup, dans un projet de résolution, une phrase, une virgule, prennent des proportions démesurées ; on négocie, pendant des heures, des nuits entières, pour finir par se mettre d'accord sur ce qui est, en général, le dénominateur commun le plus bas. On a alors le sentiment d'avoir remporté une énorme victoire. Mais personne ne lira le texte qu'on a eu tant de mal à rédiger...

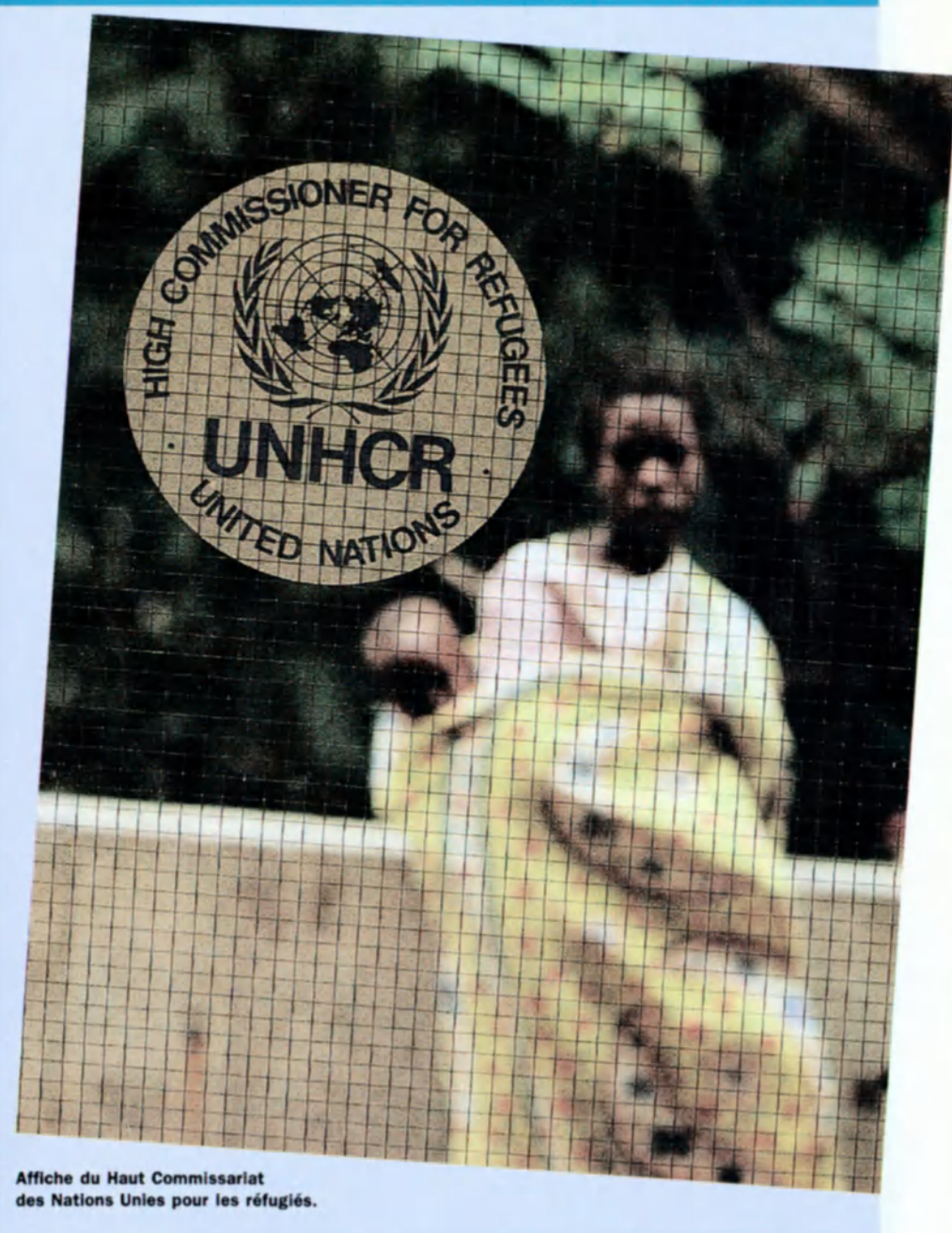
■ *Vous ne pensez tout de même pas que cela est inutile ?*

— L'histoire jugera. Peut-être aura-t-on une perspective plus objective de l'Organisation des Nations Unies lorsqu'on fêtera le cinquantenaire de sa création. Quoi qu'il en soit, il est bon de ne pas toujours observer le monde par la lorgnette des Nations Unies. Voilà pourquoi j'ai attaché tant de prix à mon indépendance.

■ *En attendant le jugement de l'histoire, ne trouvez-vous pas quelque aspect positif aux Nations Unies ?*

— Certainement. Au-delà de toutes les idées reçues, nous vivons dans un monde plus interdépendant que jamais, où les problèmes ont, de plus en plus, un caractère global. C'est peut-être une lapalissade, mais du moment que les gouvernements se rendent compte que certains problèmes les dépassent, il est évident que les Nations Unies ont un rôle irremplaçable à jouer.

En même temps, le monde change considérablement, les Nations Unies doivent changer aussi. Il faut en faire un instrument qui réponde aux besoins de la communauté internationale de l'an 2000, laquelle sera tout à fait différente de celle de 1945 ! Nous en sommes bien loin. Ne nous leurrions pas : ce n'est pas parce qu'on a réussi à redonner un certain rôle au Conseil de sécurité que les Nations Unies vont se trouver métamorphosées. Le Conseil de sécurité est un club res-



Affiche du Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés.

treint, exclusif, sensible aux humeurs du moment. Les votes qu'il émet ne touchent d'ailleurs que de très loin les organes et les institutions des Nations Unies qui font face aux grands défis d'aujourd'hui.

■ *Pour en revenir à votre parcours personnel, qui vous a toujours porté vers les actions les plus concrètes de la vie internationale, vous avez commencé, je crois, par vous intéresser au problème des temples d'Abou Simbel ?*

— Oui, j'ai fait mes débuts dans la vie internationale à l'UNESCO, qui menait à l'époque une passionnante campagne en faveur des monuments de Nubie, campagne qui reste, à

mon avis un des hauts faits de cette Organisation. Obtenir, en pleine guerre froide, que des archéologues d'Europe de l'Est prêtent la main à des Américains et à d'autres Occidentaux pour sauver les trésors de l'Égypte antique était tout à fait remarquable. Sans compter que depuis 1956, Nasser n'était pas la personnalité arabe la plus populaire en Occident.

■ *Y a-t-il eu un moment précis où s'est cristallisé le sentiment général qu'il fallait sauver Abou Simbel ?*

— Pas seulement Abou Simbel. Il y avait d'autres monuments, tout aussi importants : Philæ, Kalabcha, les églises chrétiennes de

Nubie. La Haute-Egypte des grandes civilisations pharaoniques ne s'arrête pas à Assouan, elle s'étend à la Nubie, jusqu'à Khartoum, au Soudan. Toutes ces régions avaient besoin, pour leur développement, des ressources que pouvait leur apporter le tourisme.

Sur un tout autre plan, face à la menace d'inondation des sites archéologiques par la construction du barrage d'Assouan, des gens de tous bords et de tous pays, indépendamment de leurs orientations politiques, se sont retrouvés unis dans le sentiment qu'il fallait faire quelque chose. J'étais alors le secrétaire exécutif du Comité d'action de l'Unesco pour la sauvegarde des sites et monuments de Nubie, et ce sentiment, je l'ai réellement perçu.

■ *C'était donc votre première mission ?*

— J'étais en même temps chargé de mission auprès du Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés (HCR). Je m'occupais surtout de l'Année mondiale des réfugiés (1959-1960). Un plan philatélique, auquel ont contribué tous les Etats membres de l'ONU et de l'Union postale universelle, nous avait alors permis, tout en faisant la joie des collectionneurs de timbres, de recueillir des fonds considérables.

■ *Au bénéfice des seuls réfugiés européens ?*

— Non. L'Année mondiale des réfugiés a été très utile aux réfugiés de Palestine, puisque l'organisme chargé de leur prêter assistance, l'UNRWA, existait depuis 1949. Mais il est vrai qu'à cette époque, commençaient à apparaître, dans le tiers monde, des réfugiés qui ne bénéficiaient pas de l'aide des Nations Unies, comme les Vietnamiens qui avaient fui le nord de leur pays après la bataille de Diên Biên Phû. En Afrique, les premiers réfugiés d'Angola entraient au Congo-Kinshasa et au Congo-Brazzaville, les réfugiés d'Algérie affluaient au Maroc et en Tunisie. C'étaient là des situations nouvelles pour le Haut Commissariat, qui avait été créé au départ pour les réfugiés de l'Europe de l'Est et qui était une sorte de club

européen. Très tôt, et c'est au fond ce que j'ai peut-être fait de mieux dans ma carrière, j'ai tenté d'éviter toute discrimination entre les réfugiés européens et ceux du tiers monde.

■ *Pourquoi y avait-il différentes catégories de réfugiés et comment se traduisaient ces différences ?*

— Elles étaient imputables à des contraintes essentiellement juridiques : l'action des Nations Unies était subordonnée à la Convention de 1951 relative au statut des réfugiés, un instrument international rédigé en pleine guerre froide et qui faisait du HCR — tout le monde le reconnaît à présent — un outil de propagande contre les pays de l'Est.

Pour pouvoir bénéficier de la protection du Haut Commissariat, un réfugié devait être en mesure de prouver qu'il était persécuté du fait de sa race, de sa religion, de sa nationalité ou de ses opinions politiques, se trouvait hors de son pays d'origine et ne pouvait se réclamer de la protection de celui-ci. Les réfugiés, tels qu'on se les figurait alors, étaient des gens qui traversaient le rideau de fer, sur lesquels on tirait depuis les tourelles des gardes-frontières.

Mais qu'en était-il des populations africaines victimes d'une instabilité générale, fuyant des guerres tribales de part et d'autre de frontières tracées arbitrairement par les puissances coloniales ? Dans la Hongrie de 1956, la Tchécoslovaquie de 1968, on savait bien où se trouvaient les frontières avec l'Autriche. Mais entre l'Angola et le Congo-Kinshasa de l'époque, il n'y avait pas le moindre poste frontière !

Il a fallu élargir le mandat du HCR, un processus long et juridiquement complexe. La protection du Haut Commissaire a été finalement étendue à de nouvelles catégories de réfugiés en vertu d'un protocole spécial adopté en 1967 et que j'ai personnellement beaucoup soutenu. Ces mêmes réfugiés ont également pu bénéficier des résolutions dites « de bons offices » prises par l'Assemblée générale des Nations Unies.

■ *On dirait qu'à cette époque les réfugiés du tiers monde faisaient peur...*

— Parce qu'on voyait déferler des millions d'hommes, de femmes et d'enfants qu'on ne pouvait pas intégrer. On en craignait les conséquences économiques et financières, les réper-





Ci-dessus, réfugiés à la frontière du Cambodge et de la Thaïlande. Page de gauche, dans les locaux de la Fondation de Bellerive à Nairobi (Kenya), les repas sont préparés sur les fourneaux économiques en combustible distribués en Afrique par cette organisation.

cussions sur le marché de l'emploi. C'était déjà, avant l'heure, un problème Nord-Sud. Autant il était facile de réinstaller des Tchèques, des Russes ou des Hongrois dans des pays tels que l'Australie, la Nouvelle-Zélande, les Etats-Unis et même l'Afrique du Sud, autant il était difficile d'y intégrer des populations déplacées originaires d'Afrique ou d'Asie. D'ailleurs, la plupart de ces réfugiés ne voulaient pas d'un établissement définitif et n'attendaient que le moment de rentrer chez eux.

■ *Pendant les douze années que vous avez passées à la tête du HCR, avez-vous observé des changements importants dans la situation des réfugiés dans le monde ?*

— Oui. D'abord, le problème des réfugiés européens a été pratiquement résolu, à part

quelques résurgences ponctuelles, comme l'émigration polonaise dans les pays scandinaves ou le cas des pays baltes aujourd'hui. Dans le tiers monde, au contraire, nous avons dû faire face à des exodes massifs de populations. Dans les années 50, il y avait entre 200 000 et 300 000 réfugiés à secourir en Europe ; en 1971, rien qu'au Bangladesh, il y en a eu tout d'un coup dix millions ! Et ils n'étaient pas seuls : des centaines de milliers de réfugiés du Soudan, du Mozambique, d'Angola, de Guinée-Bissau, du Vietnam même, attendaient de pouvoir rentrer chez eux.

A l'heure actuelle, mes successeurs à la tête du HCR doivent affronter un autre problème encore : celui des réfugiées qui quittent leur pays et se retrouvent, aux frontières du Cambodge et de la Thaïlande, à Hong Kong ou au Salvador, parqués dans des camps dont ils ne peuvent sortir, et qui ne peuvent ni retourner dans leur pays, ni se rendre dans un autre. Ils ne sont pas intégrables, pour des raisons politiques, économiques ou ethniques, parce qu'ils ne veulent pas rester dans le pays d'accueil ou parce que celui-ci les refuse. C'est un problème terrible.

J'y ajouterai une nouvelle catégorie de réfugiés, que je qualifierai d'« écologiques ». Ceux-là quittent des régions dans lesquelles ils ne peuvent plus survivre, parce que les ressources alimentaires sont épuisées, la désertification est inexorable et ils ne trouvent même plus de bois de feu pour cuire leurs aliments. Alors, ils partent. Ce ne sont pas les frontières qui les arrêtent. Souvent, ils ne peuvent plus revenir, pour des raisons politiques.

■ *Face à ce problème, vous avez décidé de lancer une action individuelle.*

— J'ai toujours privilégié les initiatives individuelles. Par ailleurs, je m'intéresse personnellement de très près à l'environnement, la faune, la flore, les espèces menacées... J'ai donc créé la Fondation de Bellerive, du nom de la commune genevoise où j'habite. C'est une organisation non gouvernementale (ONG) qui finance un certain nombre d'études et d'activités, en collaboration avec des institutions internationales, des organismes d'aide bilatérale scandinaves ou britanniques, d'autres ONG comme le Fonds mondial pour la nature.

Camp de réfugiés afghans de Dobha, au Pakistan.



Au départ, nous nous sommes beaucoup impliqués, avec l'UNICEF, dans la lutte contre la déforestation. Mais nous voulions surtout être présents sur le terrain, mener une action au niveau local. Vous savez, les populations rurales du tiers monde souffrent bien moins de la crise du pétrole que de la pénurie de bois de feu, qui est très grave. Nous avons donc mis au point avec l'aide de spécialistes suisses des fourneaux très économiques en combustible, utilisant des énergies renouvelables — méthane ou biogaz. Nous en avons équipé les collectivités, les services armés, les postes de police, les écoles, les hôpitaux de brousse ou de campagne, ainsi qu'un grand nombre de familles rurales africaines. Ces fourneaux, dont le prix est modeste, sont aujourd'hui si appréciés que nous n'arrivons plus à satisfaire la demande, au Kenya notamment.

Nos programmes sont très décentralisés, nous avons des bureaux régionaux. Le principal se trouve à Nairobi : en effet, le Kenya est terriblement touché par la déforestation. Sa croissance démographique est l'une des plus élevées du monde. Songez que la population y double en 17 ans !

Nous nous intéressons également aux risques de l'énergie nucléaire. Nous formons un groupe très polyvalent, qui réunit des savants, des hommes d'église, des professeurs d'université, des hauts fonctionnaires internationaux. Nous organisons des conférences, nous informons le public sur les différentes options possibles dans ce domaine. Nous contribuons aussi à renforcer le Traité sur la non-prolifération des armes nucléaires.

Enfin, nous aidons à défendre certaines espèces menacées, comme l'éléphant, que le braconnage de l'ivoire a bien failli exterminer.

■ *La collaboration entre les institutions du système des Nations Unies et les organisations non gouvernementales, plus souples, plus proches des gens, est-elle en train de se développer ?*

— Certainement. Je l'ai moi-même constaté en

Avec l'aide du HCR, des milliers de réfugiés namibiens ont pu regagner leur pays. Aéroport de Lubango (Angola), juin 1989.

Afghanistan, par exemple, à l'époque où l'ONU ne pouvait pas y pénétrer et où nombre d'ONG parvenaient à y mener des opérations.

J'ai beaucoup travaillé à rapprocher les ONG et les agences du système des Nations Unies et je suis heureux de voir mes efforts porter leurs fruits. Bien sûr, il subsiste encore certaines méfiances : les ONG craignent les pesanteurs bureaucratiques et les pressions politiques auxquelles peuvent être soumises les organisations internationales. Ces dernières appréhendent, de leur côté, les dérives parfois antigouvernementales des ONG.

■ *Y a-t-il déjà une leçon à tirer de la collaboration des institutions intergouvernementales avec les ONG ?*

— Lorsqu'il ne s'agit pas de grands équipements d'infrastructure, comme la construction d'aéroports, de barrages ou de réseaux routiers, l'approche des ONG, qui interviennent localement, « au ras du sol », est certainement préférable en matière de développement.

Plutôt que de leur apporter des solutions toutes faites, il faut encourager les gens à s'assumer, à prendre conscience de leurs capacités, de leurs droits aussi. C'est la condition du succès de tout projet de développement. Qui connaît mieux que le paysan les conditions de l'agriculture dans son pays ou sa région ? Il n'est pas toujours nécessaire de lui envoyer des experts de la FAO pour lui dire quelle culture pratiquer, ou quelles semences utiliser. Donnons-lui celles qu'il demande, et il fera le reste. Ne lui disons pas comment restaurer son système d'irrigation : offrons-lui plutôt le matériel, les outils nécessaires, et il fera beaucoup mieux que nous. Il saura tirer parti de la matière première locale. L'expert international arrivera avec des tuyaux en plastique et du béton armé là où il vaut mieux utiliser de la terre battue. Comme si on pouvait demander aux experts de l'UNESCO d'apprendre aux Afghans à tisser des tapis !

Montrons-nous très humbles à l'égard des



peuples que nous voulons aider, car nous avons très peu à leur apprendre. Je crois que nous faisons fausse route en nous obstinant, comme certains le font depuis 1945, à envoyer dans les pays du tiers monde des experts qui coûtent très cher, perçoivent des salaires occidentaux, roulent dans de belles voitures et vivent dans des maisons climatisées, pour enseigner aux populations locales comment améliorer leurs conditions de vie.

■ *A quoi sert donc l'aide internationale ?*

— D'abord aux experts eux-mêmes ! Cela dit, l'aide multilatérale doit être poursuivie, car on ne peut pas rester impassible devant la grande pauvreté. Mais pour être efficace, cette aide doit permettre aux victimes de la pauvreté de parvenir à une certaine forme, même modeste,

d'autosuffisance. Mieux vaut se concentrer sur des projets moins ambitieux dans les zones rurales que de poursuivre, par exemple, la politique insensée qui consiste à industrialiser à tout prix des pays qui ne peuvent pas le faire, afin d'obtenir des devises qui leur permettront d'importer de l'eau minérale et du camembert !

Il faudrait amener les responsables à changer d'optique — une forme de révolution, mais pacifique. Il me semble à ce propos que l'on commence à tirer les leçons des catastrophes naturelles provoquées par l'homme, comme la déforestation et les grandes sécheresses. Certes, les pessimistes vous diront que de toute façon la planète est perdue, mais il existe aussi des optimistes qui soutiennent qu'on peut encore infléchir le cours des choses.



Dans les jeux des enfants comme dans les divertissements des adultes, la capacité de jouer, d'agir gratuitement sans rechercher un profit immédiat, est au cœur même du phénomène humain. Biologistes et éthologues ont montré que le jeu — étroitement lié aux comportements d'exploration et de curiosité — constituait le moteur de l'apprentissage et de la découverte chez l'homme, comme d'ailleurs chez les animaux supérieurs. De nombreux philosophes pensent, de leur côté, que l'humanité pêche par excès de pragmatisme et de sérieux, et qu'un retour vers une vie plus authentique, plus libre, plus digne d'être vécue, passe nécessairement par le jeu.

Déjà l'industrie, la finance, l'armée, la recherche utilisent largement les jeux de simulation pour la compréhension des situations complexes et la prise de décisions. On en arrive même à voir dans le jeu le mode de communication de l'avenir. Mais l'école, si influente dans toutes les sociétés, s'est-elle toujours suffisamment soucieuse de préserver la part du jeu dans l'éducation des enfants ?

La place concédée à l'activité ludique libre est révélatrice des traits fondamentaux d'une culture. Dans les sociétés industrialisées, par exemple, le jeu — des sports aux industries du spectacle ou du jouet — est souvent récupéré par le profit, créant un clivage entre professionnels rémunérés et usagers payants, et passifs.

D'autres sociétés ont parfois mieux su préserver l'innocence du jeu et conserver dans la vie un sage équilibre entre le jeu et le sérieux. Mais pour combien de temps encore ? Si, comme le pensent certains, le jeu a présidé à la naissance même de l'humanité, ne faut-il pas à tout prix préserver et ranimer ce foyer de vie ? Quelques-uns s'y essaient, en tentant de faire revivre les jeux et les sports traditionnels.

Notre passé est tout plein de jeux devenus mystérieux. Quant à notre avenir, il dépend de notre capacité à créer, non seulement des techniques, mais des sociétés et des cultures nouvelles. Il dépend, en somme, de notre capacité à continuer de jouer librement. ■



« Tous les animaux jouent, mais seuls quelques-uns conservent, à l'âge adulte, la capacité juvénile de jouer. C'est le cas notamment de l'homme. »



Un appétit de vivre

par Martine Mauriras-Bousquet

« L'homme n'est tout à fait humain que lorsqu'il joue »

FRIEDRICH VON SCHILLER

UN rat bien repu et n'ayant aucun motif particulier d'inquiétude, se met, si on l'introduit dans un labyrinthe, à flâner dans son nouveau domaine. Il l'explore, sans raison évidente, puisqu'il n'a ni faim ni peur, mais plutôt par curiosité, par jeu. Et, ce faisant, il se familiarise, semble-t-il, avec le plan du labyrinthe ; c'est pourquoi, si on le met à jeun dans le même labyrinthe, après y avoir placé de la nourriture, le rat trouve très vite son chemin vers cette nourriture ; beaucoup plus vite, en tout cas, qu'un autre rat qui n'y aura pas joué auparavant et n'aura donc pas pu en découvrir la configuration.

La pulsion de jeu — également dite pulsion de curiosité ou pulsion d'exploration, trois expressions que les éthologues utilisent à peu près indifféremment — donne à l'espèce, comme à l'individu, un avantage évident dans les processus de sélection naturelle. Celui qui a pour habitude d'explorer gratuitement son environnement rencontrera beaucoup plus d'occasions de s'instruire, et sera par conséquent mieux préparé à faire face aux situations imprévues.

A divers degrés, tous les animaux jouent, explorent, se meuvent sans motif discernable. Mais seuls quelques-uns conservent à l'âge adulte la capacité juvénile de jouer. C'est le cas, notamment, de certains oiseaux (comme le corbeau), des rongeurs, des carnivores supérieurs, des primates... et, bien sûr, de l'homme ; et l'on remarquera que les espèces véritablement aptes au jeu sont aussi les plus « cosmopolites », celles qui ont su s'adapter à des climats très divers et ont ainsi amélioré leurs chances de survie.

Ce qui est vrai en biologie ne l'est pas moins au niveau de la société et de la culture. Pour subsister sur un territoire déterminé, une société a besoin de beaucoup d'obstination, d'efforts, d'ordre, d'égoïsme sacré... en fin de compte, de sérieux. Mais ces qualités (ou ces défauts) ne lui suffisent pas pour progresser. Ce n'est pas le sérieux mais le jeu, la curiosité, l'exploration gratuite — facteurs de création et d'invention — qui

sont à la base des mythes, des rites de la vie en société, et de la science elle-même.

Quelques-uns des plus grands savants — citons au hasard Kepler, Ampère, Darwin, Gauss, Pasteur, Maxwell, Planck, Poincaré, Einstein¹ — ont expliqué qu'ils éprouvaient, au moment de la découverte, le même plaisir et la même excitation que ressent un enfant dans le jeu. Or, si la recherche fondamentale où se sont distingués de tels hommes est bien la mère de la technologie moderne, il faut admettre l'idée, à première vue paradoxale, que le progrès, comme la culture, naissent dans le jeu.

Les jeux ne sont que les fossiles du jeu

Assurément, il s'agit ici d'un type de jeu assez éloigné du bridge ou du football. Le problème est largement sémantique : pour exprimer le « jeu », la langue anglaise dispose de deux vocables : *game* et *play*. Le français — comme l'allemand, l'espagnol et beaucoup d'autres langues — n'a qu'un seul mot. C'est une source de confusions sans fin. Aussi, préalablement à toute discussion sur le jeu, faut-il convenir que « jeux » au pluriel (qui est plus ou moins l'équivalent de *game* en anglais) et « jeu » au singulier (qui traduit plutôt *play*) désignent deux réalités tout à fait distinctes. Les jeux sont des institutions sociales, des reliquats du jeu. Le jeu est une attitude existentielle, une manière particulière d'aborder la vie, qui peut s'appliquer à tout et ne se rattache à rien de particulier.

Le bridge, le football, une partie de cache-cache, les dés, la danse sont des jeux ; mais le fait de jouer aux cartes ou de danser n'entraîne pas automatiquement ce mode spécifique de vie qu'est le jeu, ni le plaisir particulier dont il s'accompagne. Chacun sait que l'on peut très bien participer à un tournoi de bridge ou à une réunion dansante et s'ennuyer mortellement. Aucun jeu institué n'assure le jeu.

MARTINE MAURIRAS-BOUSQUET, du secteur de l'Éducation de l'UNESCO, est psychosociologue, une discipline qu'elle a enseignée en République démocratique populaire lao, en Côte d'Ivoire et aux universités de Paris-I et Paris-IV. Elle est l'auteur de deux essais, *Théorie et pratique ludiques* (1984) et *L'expérience ludique* (1987), ainsi que de nombreux articles sur les applications du jeu à la communication et à la formation.

A l'inverse, de nombreuses activités qui ne sont pas habituellement considérées comme des jeux peuvent très bien être vécues de façon ludique : un voyage, une conversation animée, la création ou l'appréciation d'une œuvre d'art, la découverte d'autrui, une flânerie, le travail lui-même, tout peut être vécu comme jeu, sans l'être de manière constante.

Si nous évoquons notre enfance, par exemple, nous nous apercevons que les souvenirs d'exaltation ludique les plus vifs ne se rattachent pas toujours à des jeux proprement dits, mais à des moments de vie intense, liés à des circonstances fortuites : exploration d'une maison, promenade dans un quartier inconnu, découverte de la nature, etc.

De Martin Heidegger à Georges Bataille, de Johan Huizinga à Roger Caillois, de Konrad Lorenz à Gregory Bateson, quelques-uns des penseurs les plus éminents de notre temps se sont vivement intéressés au problème du jeu. Peu à

peu, s'est dégagée dans la pensée contemporaine une idée assez claire de la place qu'occupe le jeu dans le phénomène humain, et dans la vision générale du monde ; la plupart des philosophes, des anthropologues ou des éthologistes seraient d'accord aujourd'hui pour définir le jeu comme une activité qui a sa propre raison d'être et trouve son but en elle-même.

Plus le jeu est authentique — c'est le cas, par exemple, du jeu exalté de l'enfant — et plus le joueur se sent libéré de toute contingence. Le jeu est absolue gratuité et, selon l'expression du philosophe allemand Eugen Fink, une « oasis de bonheur » dans le désert de la vie dite « sérieuse ».

Le jeu est désir

Jouer c'est, pour un moment, ne pas demander à la vie d'être autre chose que ce qu'elle est, ni d'avoir d'autre finalité qu'elle-même.

Le jeu est désir de ce avec quoi on joue, non pas désir de quelque chose qui manque et qu'il faut se procurer, mais désir de ce qui est ici et maintenant, de l'instant qui passe et de celui qui va surgir. En d'autres termes, le jeu est pur appétit de vivre, non pas pour tel ou tel type de vie rendu désirable par la mode ou l'habitude, mais pour la réalité telle qu'elle est, pour la vie comme elle vient.

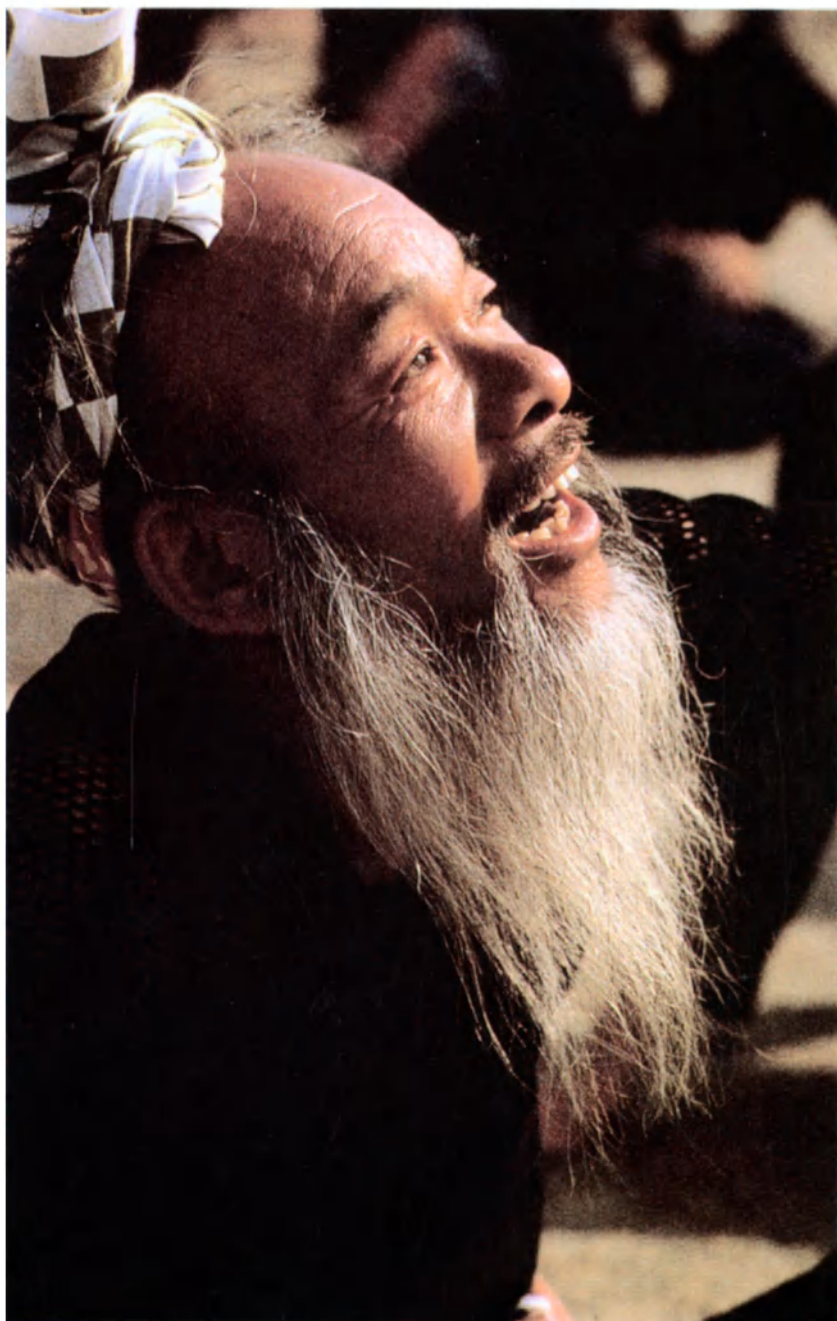
Prenons l'exemple du touriste contemporain qui entreprend un voyage. Le plus souvent, il se fixe des buts précis : il veut visiter des sites extraordinaires et des monuments dont on lui a vanté la beauté. Il recherche des curiosités, un dépaysement qu'il croit trouver dans le pittoresque ou l'exotique. Son voyage, qui se veut d'agrément, obéit en fait à divers impératifs : c'est donc une activité éminemment sérieuse, encore qu'elle ne soit pas rémunérée — une sorte de devoir de vacances en somme.

En revanche, le voyageur qui va à l'aventure, le voyageur joueur, se gardera bien de tout planifier : il ira où le mène son envie. Il cherchera non pas à collectionner les souvenirs comme on épingle des papillons sur un carton sous verre, mais une occasion de renouveler sa personne et sa vie.

Le désir « sérieux » est un désir de manque : à la limite, c'est le désir du toxicomane pour sa drogue, un désir voué à la souffrance. C'est le désir de ce que l'on n'a pas, un désir de consommation. Dans notre civilisation, il se porte fréquemment sur une marchandise (au sens le plus large du terme) et reste donc tributaire de l'argent. Au contraire, le désir lié au jeu trouve sa satisfaction en lui-même, ne demande rien à l'extérieur. Il rend lui-même désirable ce sur quoi il porte : il produit, si l'on peut dire, la désirabilité de son objet².

La civilisation, essentiellement matérielle, dans laquelle nous vivons aujourd'hui, est dominée par le désir de manque : elle est toute axée vers le progrès, c'est-à-dire, en fait, sur l'invention continuelle de nouveaux besoins. Pour elle, le jeu

Amateur de cerf-volant.
Ce jeu très ancien en Asie, et notamment au Japon où il fut longtemps réservé aux adultes, compte toujours de nombreux enthousiastes.





Un vieil Esquimau joue avec une ficelle au jeu du berceau. Son jeune auditoire est captivé par les légendes dont il accompagne chacune de ses figures.

est l'ennemi. Il se définit en termes négatifs : c'est ce qui n'est pas sérieux. Dans la pratique, comme dans la pensée, le jeu est donc marginalisé. Pour mieux le neutraliser, il faut le confiner à des occasions exceptionnelles (les fêtes) et à des activités bien délimitées (les jeux).

De nombreux auteurs pensent avec l'anthropologue américain Marshall David Sahlins³ que, de l'ère néolithique à nos jours, le processus de marginalisation et de récupération du jeu n'a jamais cessé. Aujourd'hui, les jeux sont investis d'une nouvelle valeur marchande : avec le cinéma, la télévision, les livres, les revues, les disques, les sports, le tourisme, les jeux de toutes espèces constituent sans doute la première des industries des pays dits développés. Mais ces jeux marchandises ne garantissent absolument pas le jeu. En fait, dans la mesure même où ils présentent le jeu comme une chose que l'on peut acheter, ils tendent à l'exclure. La part du jeu authentique est d'autant plus réduite que se multiplient les jeux factices.

La vogue actuelle des jeux éducatifs en est un bon exemple. Qu'il s'agisse de jouets dits éducatifs, de logiciels vidéo, de jeux de simulation, la notion même de jeu éducatif est le plus souvent basée sur une équivoque. Il est tout à fait vrai que l'enfant, comme l'adulte, apprend, crée, découvre son univers dans cette libre activité de l'esprit

La difficulté du problème du jeu vient de ce que, sous le même nom, nous désignons nécessairement des réalités bien différentes... Ces jeux mineurs, ces golfs et ce tourisme en troupe, ces littératures molles et ces philosophies exsangues sont la mesure d'une immense abdication, le reflet de cette triste humanité qui a préféré le travail à la mort... Il faut bien, tout d'abord, affirmer le principe du monde nouveau : l'utile est le seul souverain et le jeu n'est toléré que s'il sert.

Georges Bataille
in Critique, N° 51-52, août-septembre 1951.

qu'est le jeu ; mais cela ne veut pas dire qu'on peut, à volonté, instruire par le jeu. Un jeu éducatif, comme n'importe quel jeu, n'entraîne pas automatiquement le jeu. Tout dépend de l'inclination de celui que l'on prétend faire jouer.

Peut-on apprendre à jouer ?

Ainsi donc, ou bien on instruit l'enfant ou on le laisse jouer librement ; mais on ne peut pas, à la fois, le laisser jouer librement et lui enseigner la table de multiplication, l'alphabet ou l'hygiène. Toute tentative pour instruire, endoctriner, informer au travers du jeu est vouée à l'échec, parce que contraire à l'essence même du jeu. Mais que le jeu ne puisse pas enseigner des idées ou des valeurs ne signifie pas qu'il ne puisse être éducatif. Comme nous l'avons souligné au début de cet article — et comme le notait déjà saint Augustin dans les premières pages des *Confessions* — le jeu est éminemment éducatif en ce sens qu'il est le ressort de notre curiosité à l'égard du monde et de la vie, le principe de toute découverte et de toute création.

Si donc il est illusoire de prétendre instruire par le jeu, comme le voulaient Montaigne ou Fröbel, il est par contre extrêmement tentant d'imaginer une éducation pour le jeu, c'est-à-dire de concevoir et mettre en œuvre des techniques et des activités permettant de développer ou de ranimer la capacité de jouer, chez les adultes autant que chez les enfants. Si les hommes de notre temps, en effet, ont besoin d'apprendre

Dans le jeu des mammifères supérieurs et des oiseaux, il apparaît très clairement que la motivation de multiples mouvements instinctifs qui se succèdent à toute allure ne peut pas être issue des sources de l'instinct auxquelles elle s'alimente dans le cadre du comportement habituel... [Dans le jeu] la nouveauté qualitative réside dans le fait que c'est le processus d'apprentissage en soi, et non l'accomplissement de l'acte consommatoire, qui fournit la motivation.

Konrad Lorenz

*L'envers du miroir. Une histoire naturelle de la connaissance.
Trad. franç. de Jeanne Etoré, Flammarion, © Paris 1975.*

« Les souvenirs d'exaltation ludique les plus vifs ne sont pas rattachés à des jeux proprement dits, mais à des moments de vie intense. »





Joueurs coréens de paduk, une variante du go, un jeu de stratégie très populaire en Extrême-Orient.

*La naissance et le développement
de l'univers est le jeu d'un enfant
qui pousse ses pièces sur un damier.
Le destin est dans les mains d'un
enfant qui joue.*

Héraclite
Fragment 52.

*Pourquoi joue-t-il l'enfant auquel
Héraclite attribue le Jeu du
monde ? Il joue parce qu'il joue.
Le « parce que » disparaît dans le
Jeu. Le Jeu est sans « pourquoi ». Il
joue cependant qu'il joue.*

Martin Heidegger
Le principe de raison, trad. franç. A. Préau,
Gallimard, © Paris, 1962.

quelque chose en priorité, n'est-ce pas à profiter du temps libre que leur laissent leurs loisirs ?

Quelles formes un tel apprentissage pourrait-il revêtir ? Il ne s'agirait évidemment pas, à proprement parler, d'un enseignement. On peut informer les autres sur le phénomène ludique, mais on voit mal comment on pourrait leur inculquer une attitude ludique. Celle-ci s'acquiert essentiellement par l'auto-apprentissage et si l'on a recours à des activités collectives, il est évident que celles-ci doivent rester strictement volontaires, ce qui exclut sanctions, examens, diplômes ou profits.

« Comment accorder spontanéité et éducation ? » Le philosophe français Mikel Louis Dufrenne⁴ montre que cette question, sur laquelle s'était déjà penché Herbert Marcuse⁵, est au centre de la « révolution culturelle » qui secoua le monde étudiant dans les années 60 et pourrait, d'un moment à l'autre, revenir au premier plan de l'actualité. Peut-être ne serait-il pas impossible, sans attendre une nouvelle révolte des étudiants et des lycéens, de tenter l'expérience et d'aborder, dès maintenant, d'un point de vue ludique, des

apprentissages indûment accaparés par l'instruction, dans les domaines esthétique et philosophique par exemple. Le jeu ne permet guère, nous l'avons vu, d'apprendre l'histoire de la littérature, l'histoire de l'art, l'histoire de la philosophie, les théories sociologiques, etc. Par contre, le jeu est la meilleure, voire la seule voie de l'initiation au plaisir esthétique, à la méditation personnelle et, plus modestement, à la mise en cause des opinions et des idées toutes faites.

Ainsi, dans l'initiation ludique au plaisir esthétique, il ne s'agirait pas du tout de « former le goût » d'un individu, de lui suggérer ce qu'il convient d'aimer ou de ne pas aimer, mais d'éveiller sa capacité à trouver du plaisir dans la beauté, de l'amener à prendre conscience de ce plaisir, et surtout de l'aider à l'étendre à différents objets de son choix, en dehors de tout jugement de valeur. Une telle initiation ne permet évidemment pas de passer le baccalauréat ou de briller en société : tel n'est pas son but. L'essentiel est d'apprendre à désirer esthétiquement le monde, le monde autour de soi — ce qui est, très spécifiquement, un jeu. ■

1. A. Koestler, *Le cri d'Archimède*, trad. franç. Calmann-Lévy, Paris 1965.
2. J. Lacroix, *Le désir et les désirs*, PUF, Paris 1975.
3. M. Sahlins, *Age de pierre, âge d'abondance*, trad. franç. Gallimard, Paris 1976.
4. M. Dufrenne, *Art et politique*, Paris 1974.
5. H. Marcuse, *Eros et civilisation*, trad. franç. éd. de Minuit, Paris 1963 ; *Contre-révolution et révolte*, trad. franç. Seuil, Paris 1973.



Entre l'ordre et le chaos

par Graciela Scheines

Quand les règles du jeu social sont faussées par de mauvais joueurs, quand la rivalité dégénère en violence incontrôlée, les pires excès deviennent possibles.

«**I**L me semble qu'ils ne jouent pas franc jeu. Et ils discutent avec tant de véhémence qu'il est impossible de s'entendre. Et puis on dirait qu'il n'y a pas de règles, et s'il y en a, personne n'en tient vraiment compte. »

C'est ainsi qu'Alice au pays des merveilles exprime son désarroi devant la partie de croquet imaginée par Lewis Carroll.

Dans cet épisode, les règles du jeu sont supprimées et c'est une Reine sanguinaire et tyrannique qui dirige la partie selon ses caprices, décidant unilatéralement quand elle commence et quand elle finit et faisant couper la tête des joueurs pour un oui ou pour un non. Il faut dire que les autres protagonistes ont eux aussi un comportement bizarre, s'empoignant, s'injuriant et se frappant, sans respecter leur tour ni une règle quelconque. La crainte de la Reine les incite à tricher et les rend soupçonneux et cruels. D'ailleurs, s'ils jouent, ce n'est pas parce qu'ils en ont envie, mais parce qu'on leur a ordonné de le faire.

Toute institution fonctionne en partie comme un jeu, de sorte qu'elle se présente aussi comme un jeu qu'il a fallu instaurer, reposant sur de nouveaux principes et qui a dû chasser un jeu ancien. Ce jeu inédit répond à d'autres besoins, met en honneur d'autres normes et législations, exige d'autres vertus et d'autres aptitudes. De ce point de vue, une révolution apparaît comme un changement des règles du jeu.

Roger Caillols

Les jeux et les hommes, Gallimard, © Paris, 1967.

Pour couronner le tout, la partie de croquet ne se déroule pas sur le tapis de gazon habituel, mais sur une surface inégale et accidentée, où les accessoires (boules, arceaux et piquets) vivent d'une vie propre et refusent littéralement de jouer le jeu.

Cette parodie illustre brillamment les liens entre le jeu, le pouvoir et la société. En effet, la partie de croquet d'Alice met à nu les mécanismes irrationnels, et parfois dangereux, de la vie sociale : comment ne pas penser au jeu démocratique perturbé par les décisions arbitraires de quelques mauvais joueurs, qui empêchent l'adversaire de jouer, le traitant en ennemi au lieu de le traiter en égal digne de respect ? Et les boules, les arceaux et les piquets en folie ne sont qu'une métaphore des institutions bureaucratiques lorsqu'elles entravent les décisions et les projets d'intérêt public.

Par contraste avec la partie de croquet de la Reine, tout jeu authentique apparaît comme un modèle de convivialité et de sociabilité, y compris les jeux compétitifs plus ou moins violents dont s'alarment tant certains enseignants et pédagogues, car ces jeux aussi ont une fonction formatrice.

Depuis que le monde est monde, et dans tous les pays sans distinction, les enfants ont toujours joué aux samourais, aux Indiens ou aux soldats, avec des branches d'arbre en guise de lances ou de fusils. Ce n'est pas parce que ces jeux libèrent l'agressivité qu'ils engendrent le culte de la violence ou encouragent les pulsions meurtrières. Bien au contraire. Même si l'on y récolte quelques plaies et bosses, il est bon de jouer à la guerre, car cela prépare les enfants à la cohabitation démocratique, en leur apprenant à défendre leurs propres convictions sans mépriser celles des autres. A condition bien entendu de respecter les règles du jeu, qui assignent des limites à l'agressivité et imposent le respect de l'adversaire.

Mais que la collectivité s'écarte de ce modèle ludique, qu'elle l'oublie ou le transgresse, et c'est la porte ouverte à toutes les formes imaginables de l'abus de pouvoir. Quand les règles du jeu cessent de s'appliquer pareillement à tous les citoyens sans distinction, quand la rivalité dégénère au point qu'un groupe finit par exercer sur un autre une violence sans contrôle, il n'y a plus ni règle ni compétition loyale, et les pires excès deviennent possibles.

Page de gauche, la partie de croquet de la Reine : « les boules étalent des hérissons vivants, les maillets des flamants et les soldats, pliés en deux, appuyaient mains et pieds sur le sol pour former les arceaux ». Illustration de Gwynedd M. Hudson pour une édition de 1932 d'Alice au pays des merveilles.

Qu'est-ce qu'un jeu en effet, sinon une activité dont l'homme est l'origine première, dont l'homme pose lui-même les principes et qui ne peut avoir de conséquences que selon les principes posés. Dès qu'un homme se saisit comme libre et veut user de sa liberté ... son activité est de jeu : ... il pose lui-même la valeur et les règles de ses actes et ne consent à payer que selon les règles qu'il a lui-même posées et définies.

Jean-Paul Sartre
L'être et le néant, NRF, Paris, 1948.

Car il n'y a pas de jeu sans règles. Jouer, c'est fonder un ordre, l'inventer ou s'y soumettre volontairement et voluptueusement, dans la mesure où l'ordre ludique entrave et exalte, tout à la fois, la liberté du joueur.

Mais pour fonder cet ordre ludique, il faut commencer par interrompre celui de la vie quotidienne, le nier provisoirement. C'est de ce chaos ou de ce vide qu'il faut partir pour pouvoir jouer. Et c'est pourquoi ni la Reine ni ses sujets partenaires de la partie de croquet ne sont en mesure de jouer vraiment : en effet, ils demeurent jusque dans le jeu prisonniers du sérieux de la vie quotidienne dont ils reproduisent les hiérarchies, l'ordre répressif, les sanctions et les craintes. Le désordre même de la vie fait irruption dans ce grand espace de jeu, semant la confusion parmi les participants. En fait, le climat de terreur qui règne dans ce royaume imaginaire empêche la création de tout espace ludique, car il ne laisse pas place à l'exercice de la liberté.

L'instauration du chaos et la fondation d'un nouvel ordre sont deux étapes également essentielles du jeu.

Cela dit, il n'est pas facile d'accepter le vide, d'habiter le chaos. A cet égard, les personnes âgées et les enfants sont beaucoup plus disposés à « entrer dans le jeu » que les adultes, prisonniers du train-train des obligations quotidiennes et peu enclins à sortir de leur routine.

Mais il y a aussi ceux qui sont incapables de dépasser l'étape de la rupture et pour qui l'ins-

Joute de traction au Bangladesh.



tauration du chaos n'est pas un état provisoire et préparatoire, mais un état qu'il convient de perpétuer par des destructions absurdes et systématiques. Le chaos est nécessaire pour fonder collectivement un ordre social neuf : mais s'il se prolonge trop longtemps, c'est la loi du plus fort qui prévaut et la violence et le despotisme d'un homme ou d'un groupe soumettant tous les autres à ses caprices.

Ordre et chaos, plein et vide, destruction et création, le jeu repose sur l'équilibre de ces équations, et il suffit de privilégier l'un des termes au détriment de l'autre pour que le jeu soit impossible. La peur panique de l'inconnu, l'impossibilité de la rupture, l'attachement à un ordre qui ne laisse pas de place à la liberté ou au changement, transforment les citoyens en rouages d'une mécanique écrasante. A l'inverse, l'exaltation du chaos et la destruction permanente fait de l'homme un loup pour l'homme et débouche sur l'absolutisme et la violence.

Les faux jeux contemporains

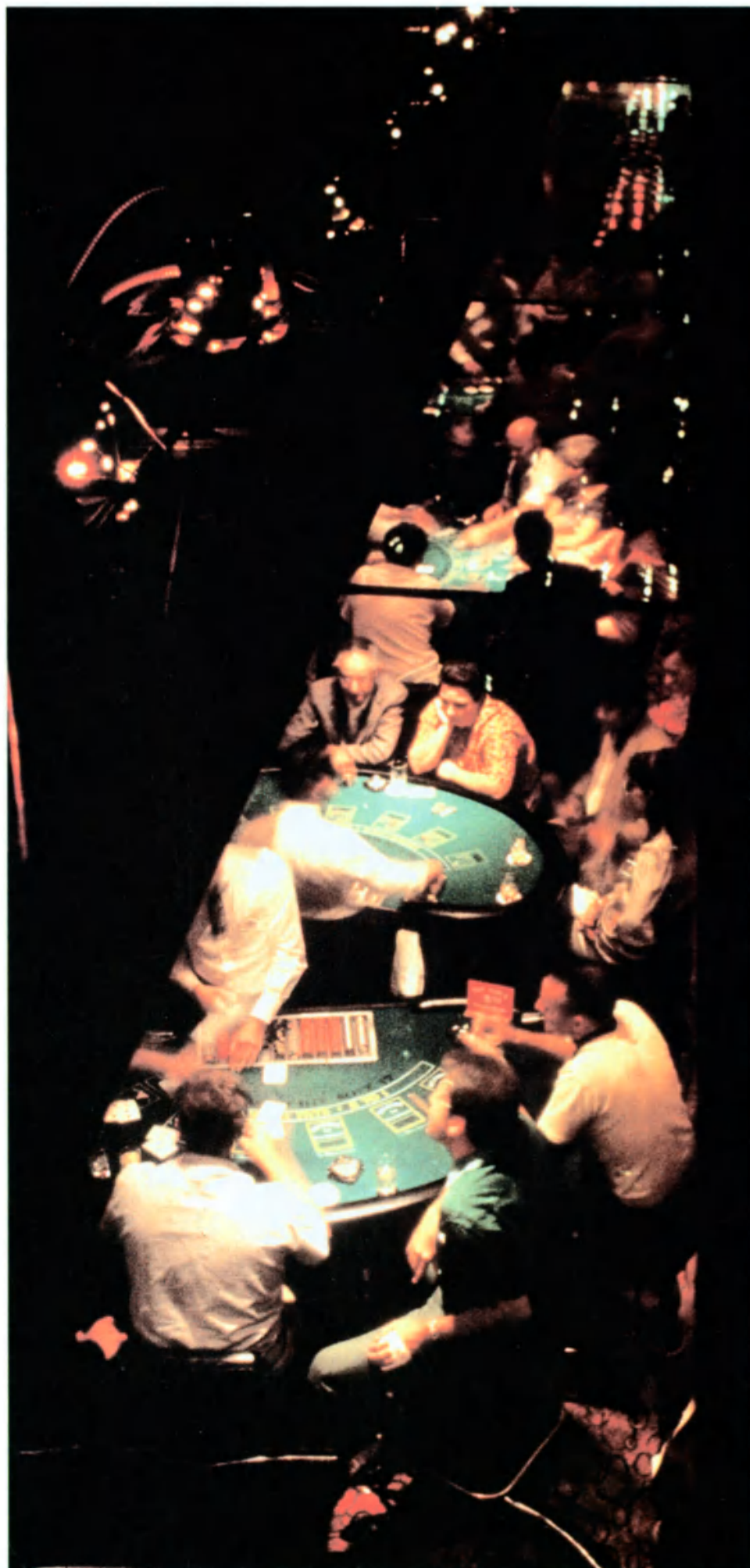
Depuis une quarantaine d'années, on assiste à un engouement croissant pour les jeux et tout dernièrement pour ceux qui sont conçus par et pour des adultes : séminaires de jeu, ludothèques, espaces spécialisés, marathons ludiques, jeux d'entreprise pour PDG et hommes d'affaires, se multiplient et touchent un public de plus en plus large.

Par là, généralement, le matérialisme contemporain pervertit l'esprit authentique du jeu : celui-ci cesse d'être un exercice gratuit et désintéressé pour devenir une activité éminemment utilitaire, un moyen d'orienter les jeunes vers la vie adulte et la formation professionnelle (jeu-travail), de prévoir les conflits d'entreprise et former les décideurs (jeux de rôle, jeux de simulation) pour mieux planifier des stratégies commerciales, politiques ou diplomatiques.

Ainsi, le jeu se dépouille peu à peu de sa signification essentielle, non pas à cause d'un déséquilibre qui privilégierait la dimension du chaos au détriment de l'ordre ou vice versa, mais par la suppression de la ligne de partage entre le jeu et le sérieux. Dans cette perspective réaliste où l'on ne joue que pour gagner (gain de temps, d'expérience, d'argent, d'avenir), l'activité ludique perd ses affinités avec le loisir et renonce à son statut de passe-temps. Elle cesse d'être l'art de jouir du temps perdu. ■

GRACIELA SCHEINES,
philosophe et écrivain
d'Argentine, s'intéresse
particulièrement au jeu et aux
activités ludiques. Elle a organisé
de nombreux séminaires sur le
jeu et la littérature. Parmi ses
œuvres, citons *Juguetes y
jugadores* (Jouets et joueurs,
1981) et *Los juegos de la vida
cotidiana* (Jeux au quotidien,
1985).

**Jeux de hasard à
Las Vegas
(Etats-Unis).**

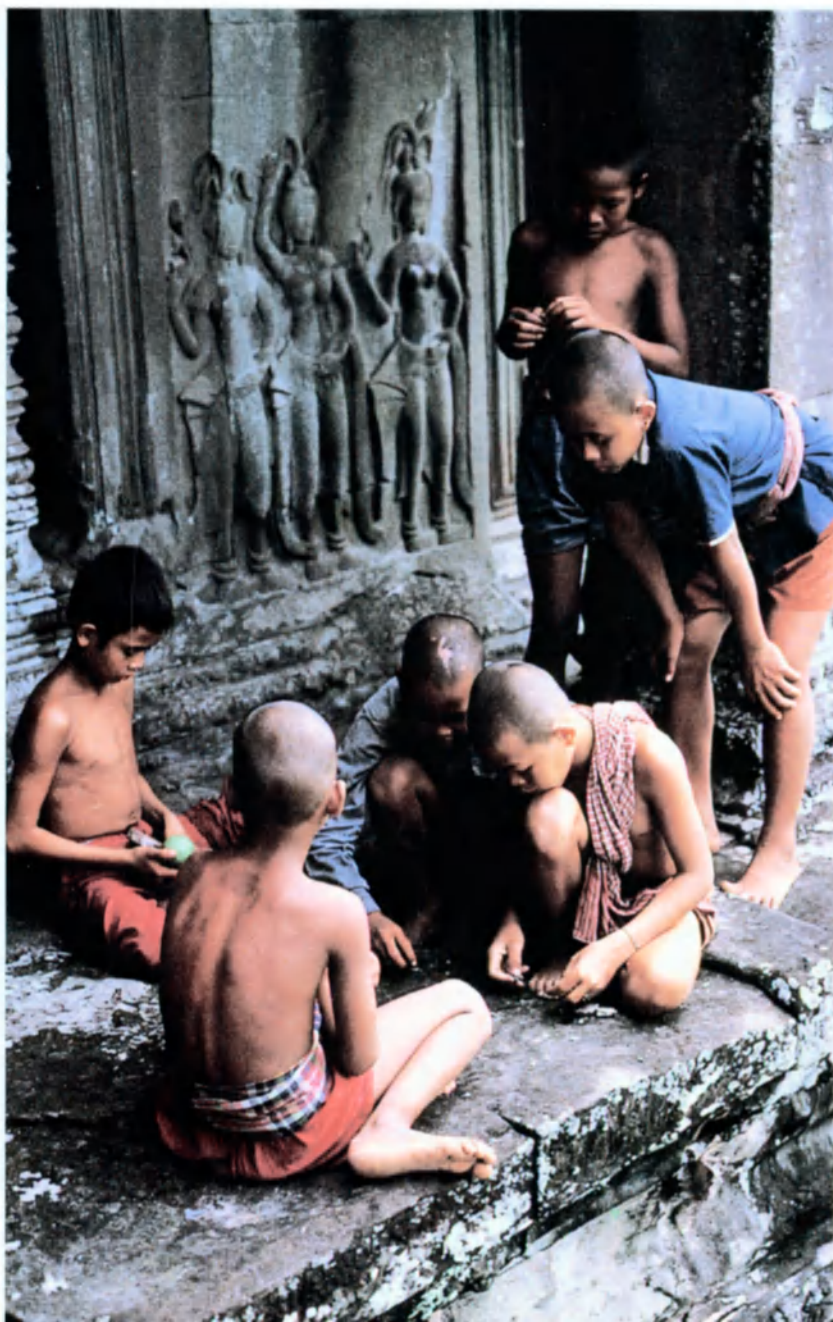


La nature, maître du jeu

par Chalva Amonachvili

L'enfant qui joue obéit à des pulsions irrésistibles, aux injonctions d'un maître très sage qu'il a en lui : la nature.

Dans le temple d'Angkor, au Cambodge, des enfants jouent avec des cailloux de couleur sur un damier tracé à même le sol.



LE désir et la volonté passionnée de liberté s'expriment chez l'enfant dans tous les domaines de la vie quotidienne, mais surtout dans la forme particulière d'activité qu'est le jeu. Tout le monde sait combien les enfants aiment jouer, comme ils se laissent prendre par le jeu. Le jeu est leur raison de vivre, ils s'y livrent tout entiers, s'y oublient totalement, et les adultes le comprennent mal.

L'enfant connaît un état de souffrance psychologique qui est le « je veux », et les adultes ne

parviennent pas toujours à le convaincre de renoncer à ce désir immédiat ou, à tout le moins, d'en repousser provisoirement l'exécution. C'est un désir de même nature qui s'empare de l'enfant devant le jeu : « Je veux jouer... Laisse-moi jouer ! » Et si on refuse, c'est le conflit. Il proteste également quand les adultes veulent faire cesser son jeu ou l'en éloigner, tant il a de mal à s'en abstraire pour se soumettre à leurs exigences.

A l'école aussi, ce besoin ne le quitte pas. Les adultes tentent de l'en détourner, pour contraindre l'enfant à apprendre, à faire ses devoirs. Connaissez-vous des parents qui disent à leur enfant : « Veux-tu bien aller jouer tout de suite, sinon je ne te laisserai pas faire tes devoirs ? » Ils n'ont nul besoin d'être grands pédagogues pour savoir qu'ils n'auront pas à l'obliger à jouer, alors qu'il faudra sans cesse le pousser à travailler. Leur argument favori a toujours été et reste le suivant : « Fais tes devoirs, et ensuite tu iras jouer !... Je ne te laisserai pas jouer tant que tu n'auras pas fait tes devoirs ! » C'est ainsi qu'on fait avec les enfants dans presque toutes les familles. Est-ce un bien ou un mal ?

C'est une question à laquelle il n'est pas facile de répondre. Si à l'école l'enfant est soumis à une forte pression de l'autorité, à la maison, face à des parents qui ne s'embarrassent pas de finesses psychologiques, il n'a guère le choix non plus. Mais cela fausse la motivation de l'étude : il n'apprend pas pour savoir et se perfectionner, mais pour avoir le droit de jouer, de faire quelque chose d'autre qui l'intéresse davantage.

Qu'est-ce qui pousse l'enfant à jouer ?

L'enfant vit un très puissant processus de développement. C'est la nature elle-même qui s'exprime en lui. A chaque instant, une fonction ou une autre est à l'œuvre chez lui. Ce sont ces fonctions qui, entrant en action, le poussent à chercher la forme d'activité qui leur permettra de se manifester le plus complètement. Le jeu est la première d'entre elles.

L'enfant a donc de bonnes raisons de jouer. Des raisons qui tiennent plus aux stimuli internes qu'aux circonstances extérieures. Ce n'est pas le



Il faut noter que les jeux des enfants ne sont pas jeux, et les faut juger en eux comme leurs plus sérieuses actions.

Montaigne
Essais, I, XXIII

*Qu'il s'occupe ou qu'il s'amuse,
l'un et l'autre est égal pour lui ;
ses jeux sont ses occupations, il n'y
sent point de différence.*

Jean-Jacques Rousseau
Emile ou l'éducation (1762), Garnier, © Paris, 1961.

ballon qui interpelle l'enfant, mais des fonctions intérieures qui cherchent, dans le milieu extérieur, un objet ou des conditions permettant à l'enfant de satisfaire son besoin immédiat de développement.

Jeux d'adresse (Afghanistan).

Les règles du jeu

Dans le jeu l'enfant est libre. Même lorsqu'il doit se plier à des règles. S'il ne les respecte pas, les autres enfants auront tôt fait de le rejeter : « Va-t-en, diront-ils, tu ne sais pas jouer. » Si bien que d'un côté l'enfant choisit le jeu librement, mais de l'autre il y perd sa liberté d'action, puisqu'il doit jouer selon des règles et non pas comme il peut en avoir envie.

En fait, les enfants acceptent bien volontiers de se plier aux règles du jeu et n'aiment pas qu'on les enfreigne. Mieux encore, ils en ont un vrai besoin et c'est pourquoi, non contents de les respecter, ils s'y soumettent entièrement dès l'âge de quatre ou cinq ans. Grâce aux règles et aux obstacles qu'elles créent, les fonctions à l'œuvre dans

le jeu opèrent à l'extrême limite de leurs virtualités. Cette tension de forces, cette confrontation aux difficultés qu'il surmonte, procurent à l'enfant une grande satisfaction émotionnelle et font le plaisir du jeu.

Les fonctions qui participent du jeu, lorsqu'elles atteignent leur niveau de saturation, se mettent pour un temps au repos ; l'enfant s'arrête de jouer et jette son jouet. Il quitte le jeu aussi librement qu'il y est entré. Et général, il est vain de tenter de le convaincre de continuer. Il vient de jouer et n'en a plus envie, c'est tout. Mais il peut très bien passer immédiatement à un autre jeu ou à une autre forme d'activité, et un autre groupe de fonctions entre alors en action.

Quand l'envie se manifeste chez l'enfant, le choix du jeu ne lui est pas indifférent. C'est lui qui doit choisir le jeu ou le jouet, et il jouera jusqu'à ce que l'envie lui en passe. Une vieille théorie psychologique encore très vivace voudrait que l'enfant, en jouant, se libère d'un surplus

d'énergie. Mais où prendrait-il ce surplus d'énergie ? Et pourquoi le dépenserait-il en vain ? Non, la nature ne lui octroie aucun surplus d'énergie. Elle ne lui donne que ce qui est nécessaire pour développer les fonctions dont se nourriront, plus tard, ses aptitudes au travail, à la création, à toutes les formes d'activité de sa vie d'adulte.

Interdire le jeu, s'opposer au libre déroulement de la fonction naturelle (et des possibilités, des aptitudes, des dispositions qu'elle contient en puissance), reviendrait à contrer ce processus d'épanouissement, à s'opposer chez l'enfant au jeu de la nature elle-même.

Il arrive que les parents, au nom du succès scolaire ou du développement de telle ou telle aptitude particulière, parviennent à exclure le jeu de la vie de l'enfant. Un tel souci « prévisionnel » est-il favorable à la constitution et à l'épanouissement de la personnalité de cet enfant ? Les quelques rares exceptions connues, comme celle du petit Mozart que son père enfermait dans une chambre pour l'obliger à faire de la musique pendant des heures, ne font sans doute que confirmer la règle : on ne saura jamais combien de personnalités ont été ainsi irrémédiablement amputées du libre jeu de la nature dans l'enfant qu'elles ont été.

Une occupation sérieuse

Le jeu n'est pas pour l'enfant une manière de fuir les difficultés, il ne lui facilite pas la vie, bien au contraire, il la complique, la rend plus ardue. Les adultes auraient tort de penser que les jeux enfantins ne sont que de simples amusements, des caprices, des échappatoires aux occupations « sérieuses ». Qui n'a entendu des parents se plaindre : « Il ne veut que jouer et encore jouer, il ne lit aucun livre, il ne veut pas apprendre ! »

Ci-dessous, une partie de baby-foot à Tombouctou (Mali).

L'erreur capitale que l'on commet en voulant que l'enfant fasse un effort par simple amour du devoir, par simple respect de la discipline abstraite, c'est oublier que l'enfant n'est pas un homme, et qu'aux valeurs qui ont cours chez l'adulte correspondent pour lui d'autres valeurs... Chez l'enfant le jeu est le travail, est le bien, est le devoir, est l'idéal de la vie.

... En réclamant de l'enfant un effort de travail fondé sur autre chose que sur le jeu, on agit comme un insensé qui, dès le printemps, secouerait un pommier pour lui faire donner des pommes : bien loin d'en récolter, il se priverait au contraire, en faisant tomber ses fleurs, des fruits que l'automne promettait.

Edouard Claparède

Psychologie de l'enfant et pédagogie expérimentale,
Delachaux et Niestlé, © Neuchâtel, 1951.





En haut, *wu shu* à Shanghai. Les enfants miment un combat à l'épée.
En bas, jeux enfantins en Russie.

Il arrive même que des maîtres se plaignent aux parents de ce que leur enfant passe son temps à jouer pendant la classe, n'écoute pas les explications, ne fait pas ce qu'on lui dit. Or qu'y peuvent les parents ? Ils n'ont d'autre moyen d'agir que les réprimandes, les ordres, les interdits, les punitions, qui sont loin d'avoir toujours vertu pédagogique.

Bien sûr, il ne s'agit pas, pour les adultes, d'abandonner les enfants à leurs jeux en attendant, passivement, qu'ils s'en lassent. Il s'agit plutôt de reconnaître que la tendance au jeu est un état naturel de l'enfant, indispensable à la plénitude de son développement.

De la nature, l'enfant reçoit en héritage non seulement des dispositions, des possibilités, des fonctions, mais aussi un maître très sage, qu'il a en tête, et qui dirige son activité et son développement. Car la nature — il y a déjà un million d'années, lorsque l'humanité faisait ses premiers pas, ou encore aujourd'hui, alors qu'elle se dit civilisée, et pourquoi pas demain encore — ne confie pas, ne saurait confier sa créature au seul soin des parents ou des enseignants. Aux adultes

qui entourent l'enfant et dont le devoir est de s'occuper de lui, il revient, connaissant les lois de son développement et la place qu'y tient l'activité ludique, de créer les conditions, matérielles et spirituelles, susceptibles d'assurer le libre essor de ses dispositions naturelles et l'épanouissement de sa volonté.

S'il y avait plus souvent, dans l'entourage de l'enfant, des adultes sachant jouer avec lui, tout irait bien. Malheureusement, les jeux enfantins nous dérangent, ils nous arrachent à nos occupations et vont à l'encontre de notre immobilisme pédagogique. L'enfant, lui, est mû par une curiosité innée et n'attend pas qu'on l'oblige à apprendre : il en a spontanément envie, il veut tout connaître. Mais pour cela, il lui faut des aptitudes cognitives bien développées.

Pour ma part, je cherche toujours à évaluer ce qui, dans le processus pédagogique, favorise la formation de la personnalité de l'individu en croissance. Je penche évidemment pour une pédagogie humaniste, une pédagogie de la coopération, une pédagogie de la personnalité. Et si j'ai fait appel à l'analyse de la psychologie du jeu, c'est pour en extraire le fondement des tendances fonctionnelles : l'état de libre choix, l'expérimentation d'une puissante volition, d'une importance vitale pour l'enfant.

Les effets pervers de l'enseignement par le jeu

Il est très à la mode à l'heure actuelle d'affirmer que le jeu est la méthode d'apprentissage majeure. Sans doute, cet engouement vient-il en réaction aux formes autoritaires de la pédagogie. Mais méfions-nous des effets pervers de l'enseignement par le jeu, car plus nous évitons à l'enfant les occupations sérieuses, plus le passage à celles-ci sera ensuite difficile pour lui. Autre chose est de rendre intéressantes les occupations sérieuses, ce qui devrait être le but premier de l'éducation.

L'activité ludique n'assure pas, à elle seule, le plein développement d'un enfant. Au demeurant, la liberté qu'on lui laisse là ne signifie pas qu'il ne lui faut que des divertissements et que l'on doit s'empresser de satisfaire ses moindres lubies. Certes, le jeu constitue une base nécessaire au développement d'un individu utile à lui-même et à la société. Mais les études doivent être sérieuses, et c'est par leur sérieux que nous devons captiver l'enfant. Ce sérieux n'est en aucun cas un obstacle à la volition ; ce qui pourrait l'être, c'est de le contraindre au seul sérieux.

Dans le processus pédagogique, sachons donc conserver chez l'enfant le sens du libre choix, respecter sa vie dans son ensemble. Si nous y parvenons, nous n'aurons pas besoin de le séduire par le jeu, les amusements, les cajoleries. Nous n'en aurons pas besoin, parce que c'est justement un rapport de sérieux, respectueux de sa personnalité, qui aidera le mieux l'élève à venir à bout des problèmes complexes qui se posent à lui en matière de connaissances, de morale ou de conduite. ■

CHALVA AMONACHVILI, psychologue soviétique, est membre actif de l'Académie des sciences pédagogiques d'URSS et directeur général de l'Union pédagogique expérimentale scientifico-productive. On lui doit une série d'ouvrages de grande diffusion, dont *Bonjour les enfants*, *L'école à six ans*, *Comment ça va, les enfants* et *Un but unique*.

Vivre-jouer en Extrême-Orient

par Marsi Paribatra

Hors des moments inévitables où le sérieux s'impose, il est de tradition, en Extrême-Orient, de prendre la vie quotidienne dans l'esprit de gratuité et de détachement qui caractérise le jeu.

LA sérénité de l'Extrême-Orient face à l'aventure de l'univers et de la vie, très apparente dans les arts et la poésie, dans les religions et les philosophies, l'est également — ce qui est beaucoup plus important — dans le comportement quotidien des individus, toutes classes sociales et tous âges confondus.

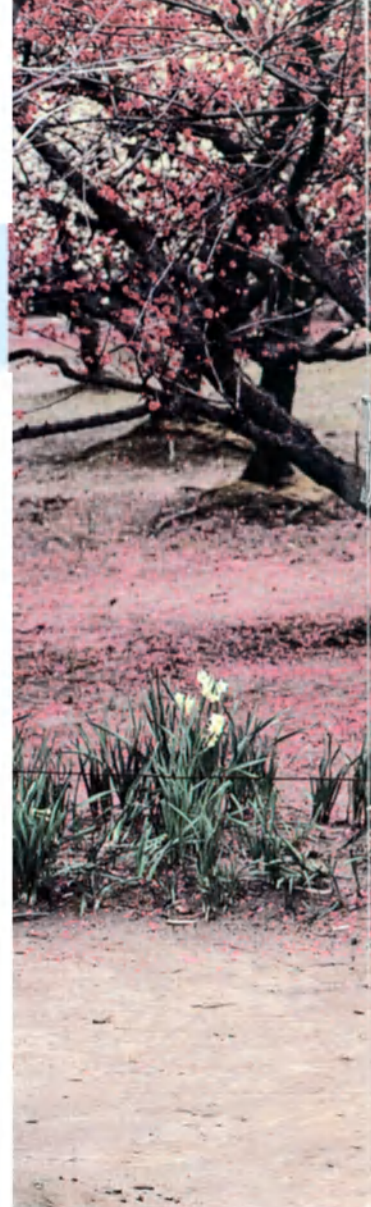
L'étranger qui arrive en Thaïlande est le plus souvent frappé par l'abondance des sourires. De l'hôtesse de l'air au gamin de rue et de la vendeuse du marché au riche négociant, l'expression faciale qu'il rencontre le plus souvent est le sourire.

Cela peut même finir par agacer. Combien d'Européens en Thaïlande n'ont-ils pas été exaspérés de s'entendre dire, avec le sourire, que leur voiture était en panne, que le vol prévu était supprimé ou que l'hôtel n'avait plus aucune chambre de libre. Croyant, bien sûr, que leur interlocuteur se moquait d'eux et se réjouissait de leur mésaventure alors qu'il voulait seulement atténuer le choc, encourager le malchanceux à prendre les choses du bon côté.

Certes, il y a dans ce sourire une grande part de courtoisie conventionnelle ; le sourire est un masque. Serait-il possible, cependant, au Thaïlandais de soutenir si constamment son sourire s'il ne correspondait pas à une attitude authentique face à la vie ? Le voyageur qui, peu à peu, assimile quelques mots de thaï, sera frappé par une expression qui revient sans cesse dans la conversation : « *mai pen arai...*, ce n'est rien ».

On le répètera constamment à propos des petits ennuis de l'existence. « Ce n'est rien », il n'y a pas de quoi s'irriter ou se morfondre pour les menus désagréments de la vie, mais il n'y a pas non plus de raison de dramatiser la vie dans son ensemble. On sourira pour annoncer le décès d'une personne très chère ; ce n'est pas de l'insensibilité mais une manière de proclamer que ce malheur était inévitable, d'empêcher les autres d'avoir à participer à sa peine et de ne pas diminuer par son propre chagrin la joie que les autres ont à vivre. Il n'y a pas lieu d'en faire une histoire. Au fond, la vie n'est qu'un jeu.

Ce comportement, si typique en Thaïlande — au début du siècle n'appelait-on pas le Siam « le pays du sourire » ? —, caractérise aussi tout l'Extrême-Orient, de Sri Lanka au Laos et de Bali au Japon. Dans les premières années de ce siècle, Lafcadio Hearn — un écrivain Britannique naturalisé japonais ! — consacra même un petit livre au *Sourire japonais*.



« L'art de vivre et l'art tout court sont, dans les cultures extrême-orientales, basés sur le jeu subtil de l'impermanence ». Ci-dessus, la floraison des cerisiers dans un parc d'Okayama, au Japon. Ci-contre, bonzesse japonaise réalisant un ikebana, une composition florale à la symbolique précise.





Tout passe : la jeunesse, la beauté, les amours, la vie ... et le malheur, comme le bonheur. L'impermanence est la toile de fond de l'existence humaine et du grand jeu qu'est l'univers.

L'art de vivre et l'art tout court sont, dans les cultures extrême-orientales, basés sur le jeu subtil de l'impermanence ; précisément en ce qu'ils sont passagers, il faut savoir profiter des instants de bonheur et de beauté, sans trop s'y attacher. Comme dit ce haïku, court poème japonais : « La vague va et vient/ Je veux toucher l'eau/ Ma manche est mouillée » (entendez de larmes). Ainsi, suggère le poète, celui qui joue avec l'amour s'expose-t-il au chagrin à venir. Le risque de souffrir un peu ou beaucoup fait, lui aussi, partie du jeu.

Sans doute, l'émotion esthétique est-elle partout fondée sur l'impermanence des choses et conduit à cette sorte d'« allégresse désespérée » si caractéristique, par exemple, de la musique de Mozart. Mais, nulle part ceci n'est aussi visible, aussi systématique, que dans l'esthétique du bouddhisme zen qui imprègne les arts chinois et japonais à partir du 7^e siècle.

Or ce culte de l'impression passagère ne fut pas seulement affaire de courtisans et d'intellectuels. La population y participe profondément : aujourd'hui encore, chaque année à la veille de la

floraison des cerisiers, des milliers de jeunes Japonais, à Tokyo ou à Kyoto, passent la nuit dans les parcs pour assister à la naissance des premières fleurs.

Le moi est illusion

Il n'y a vraiment jeu que si l'on ne donne pas au jeu trop d'importance. Jouer, c'est ne pas se prendre au sérieux. Savoir se détacher, se détourner de soi-même est, tout à la fois, une source de sagesse et de plaisir ludique.

Si l'on compare l'Orient et l'Occident — avec tout ce qu'une telle généralisation peut avoir d'abusif — le stéréotype selon lequel l'Oriental est moins intéressé que l'Occidental à sa personne n'est sans doute pas tout à fait faux. En dehors des milieux intellectuels ou cosmopolites, il est assez rare en Extrême-Orient d'entendre un jeune homme ou une jeune fille dire qu'ils se cherchent, ou qu'ils tentent de se « réaliser ». Le bouddhiste, pour qui le moi est une illusion, ne songerait pas à chercher et développer une illusion !

Bien sûr, les Extrême-Orientaux ont, comme les autres, toutes sortes de rôles sociaux ; mais ils n'oublient pas que ce ne sont que des rôles. Et c'est probablement la raison pour laquelle, sachant que les rôles qu'ils jouent sont artificiels,

ils peuvent les jouer avec plus d'aplomb. Moins l'on attache d'importance à la réalité des personnages que l'on joue et plus l'on est disposé à accepter les masques divers que nous prescrit l'étiquette selon le sexe, l'âge, la condition sociale.

Moins centré sur lui-même, l'Extrême-Oriental ne fait pas tant de différence entre l'homme et le reste du monde, notamment entre l'homme et l'animal. Certes, nous nous jugeons différents des autres animaux ; mais pas au point d'en être séparés. L'Extrême-Oriental ne se montre pas forcément plus « gentil » avec les bêtes que l'Européen, peut-être même est-il parfois plus cruel ; mais il est, aussi, moins distant, moins

Un phénomène qui, de l'extérieur, paraît miraculeux, c'est l'invention de jeux entre mammifères d'espèces différentes. J'ai observé ce processus entre notre toutou et notre singe (apprivoisé)... Le singe sautait subitement des poutres de la terrasse et faisait mine d'attaquer. Le chien lui donnait la chasse ; le singe s'enfuyait et tout le système se déplaçait de la terrasse vers la chambre à coucher, mais là, il y avait un vrai plafond et non plus des poutres apparentes. Condamné à rester au sol, le singe en fuite faisait volte-face. Le chien battait alors en retraite et s'enfuyait vers la terrasse... Ce manège se répétait et se répétait à la plus grande joie des deux joueurs.

... Il serait incorrect de décrire le jeu entre deux espèces différentes comme une évolution des éléments de comportement parce qu'aucun comportement nouveau n'est apparu... Le chien est toujours le chien qu'il était, et le singe toujours le même singe... Pourtant, il s'est passé quelque chose. Des structures d'interaction ont été engendrées, ou découvertes...

Gregory Bateson

La nature et la pensée, Seuil, © Paris, 1984.



Dans un parc au Japon.

hautain. Plus poli ! Il suffit pour le comprendre d'avoir vu, dans un parc japonais, un enfant faire une petite courbette à une biche en lui offrant un morceau de pain.

La stricte observance des rites de politesse est le grand jeu de société de l'Extrême-Orient ! Un des plus illustres anthropologues de notre temps, Gregory Bateson, disait que le jeu est le meilleur moyen de communication entre espèces différentes (chien et singe, homme et dauphin), comme il est le meilleur moyen de communication entre gens de générations, classes sociales ou cultures différentes. Quand un enfant et un chat jouent ensemble, l'unité de l'univers, brisée par l'orgueil humain, est refaite dans le jeu.

Le Thaïlandais n'est nullement un ascète, mais il a, en général, profondément assimilé l'idée que la vie et la mort, la liberté et la contrainte, la tristesse et la joie, le bonheur et le malheur vont de pair et que l'on ne peut avoir l'un sans l'autre. Alors, quand un bon moment de vie se présente, il le prend au passage et l'apprécie sans demander davantage. Ainsi peut-il, sans souci, profiter pleinement de l'instant. *Sanuk dee* (c'est bien agréable) est une expression siamoise aussi fréquente que le *mai pen arai* (ce n'est rien) mentionné plus haut. Vient un plaisir : *sanuk dee* (c'est bon à prendre) ; surgit un contretemps : *mai pen arai* (ce n'est pas si grave). Ne sont-ce pas là les principes mêmes d'une vie-jeu ? ■

MARSI PARIBATRA, de Thaïlande, a enseigné l'histoire de l'art européen à l'université Chulalongkorn de Bangkok et la culture d'Extrême-Orient à l'université Complutense de Madrid. Elle a publié, en thaï, une *Introduction à l'art occidental* (1951), en français *Le romantisme contemporain* (1954) et en espagnol *La pintura paisajista china* (La peinture de paysages en Chine, 1959). Depuis 1961, elle se consacre exclusivement à la peinture.

Les ludothèques en Amérique latine

par Raimundo Dinello

EN Suède, aux Etats-Unis ou en Suisse, les ludothèques étaient au départ des établissements de prêt de jouets, fonctionnant comme des bibliothèques. En Amérique latine, on en a fait des institutions radicalement différentes, centrées non plus sur le jouet mais sur le joueur, auquel elles offrent différents types d'animation ludique.

Créer des institutions pour le jeu dans des sociétés affligées d'une crise économique chronique peut passer pour un luxe superflu. Et c'est au nom d'un tel préjugé que l'on prive souvent de jouer les enfants qui en ont le plus besoin. Car le jeu, qui associe communication et expression créative, liberté et autodiscipline, est un atout inestimable pour le développement de l'enfant et son intégration sociale et culturelle.

Les ludothèques latino-américaines n'ont pas pour seul objet de combler certaines lacunes du système scolaire. Les expériences qui y sont menées, du Mexique à la Terre de Feu, sous l'égide de la Fédération latino-américaine des ludothèques (FLALU) — créée en 1986 à l'initiative de l'Argentine, du Brésil, de la Colombie et de l'Uruguay — montrent aussi qu'elles peuvent contribuer à résoudre quelques-uns des problèmes les plus aigus du tiers monde : abandons scolaires, analphabétisme, délinquance juvénile, marginalité.

La création de jouets à partir de matériaux de récupération ou au moyen de techniques artisanales, les jeux d'adresse ou de compétition, la

découverte de la nature et de l'environnement, mais aussi l'initiation à la musique, au théâtre et à la danse font partie des activités proposées par ces institutions, qui privilégient l'imagination et l'esprit d'initiative.

Les ludothèques latino-américaines sont généralement associées à des projets de lutte contre la marginalité. Elles bénéficient du concours d'éducateurs et d'animateurs socio-culturels, mais ce sont surtout les associations de voisinage qui décident de leur création et se chargent de leur gestion. Qu'elles fassent partie d'un programme d'éducation extra-scolaire, du centre social d'un quartier défavorisé ou d'un dispensaire pour enfants, les ludothèques n'en ont pas moins leurs propres modes de fonctionnement et des objectifs indépendants. Elles ont toutes une dimension socio-éducative : ce que l'on cherche à développer au travers du jeu, ce sont des personnalités plus créatives, et par là plus à même de contribuer au changement de leurs conditions de vie.

Tel est le cas, pour citer un exemple, d'une ludothèque créée au sein d'une favela brésilienne sous le chapiteau d'un cirque (le Cirque populaire), dans le cadre d'un programme culturel itinérant. En révélant aux enfants comme aux adultes leurs capacités de création et d'organisation, cette ludothèque a débouché sur la fondation d'une association qui s'est donné pour but d'améliorer les conditions de vie dans le bidonville. ■



RAIMUNDO DINELLO, d'Uruguay, est professeur de sociologie de l'éducation. Spécialiste de l'orientation et de la formation éducatives, consultant en pédagogie auprès de plusieurs universités européennes et latino-américaines, il a publié en français *Fondements socio-pédagogiques* (1982) et *Adolescents entre deux cultures* (1985).

Le jeu et le sacré en Afrique

par Barthélemy Comoe-Krou



HEGEL affirmait en 1817 que « l'homme seul est capable d'avoir de la religion, l'animal n'en a pas plus qu'il ne connaît le droit et la moralité ». ¹ Mais il ajoutera, à propos de l'Afrique : « Ce que nous appelons religion, Etat... tout cela n'existe pas encore pour eux... En Afrique, tous les hommes sont magiciens ». ² Cette proposition conduisit les ethnologues britanniques Edward Burnett Tylor et James George Frazer à affirmer que « la magie a précédé la religion ». ³ Le naturaliste et préhistorien anglais John Lubbock déclarait quant à lui qu'il y avait « des races d'hommes entièrement dépourvus de religion »

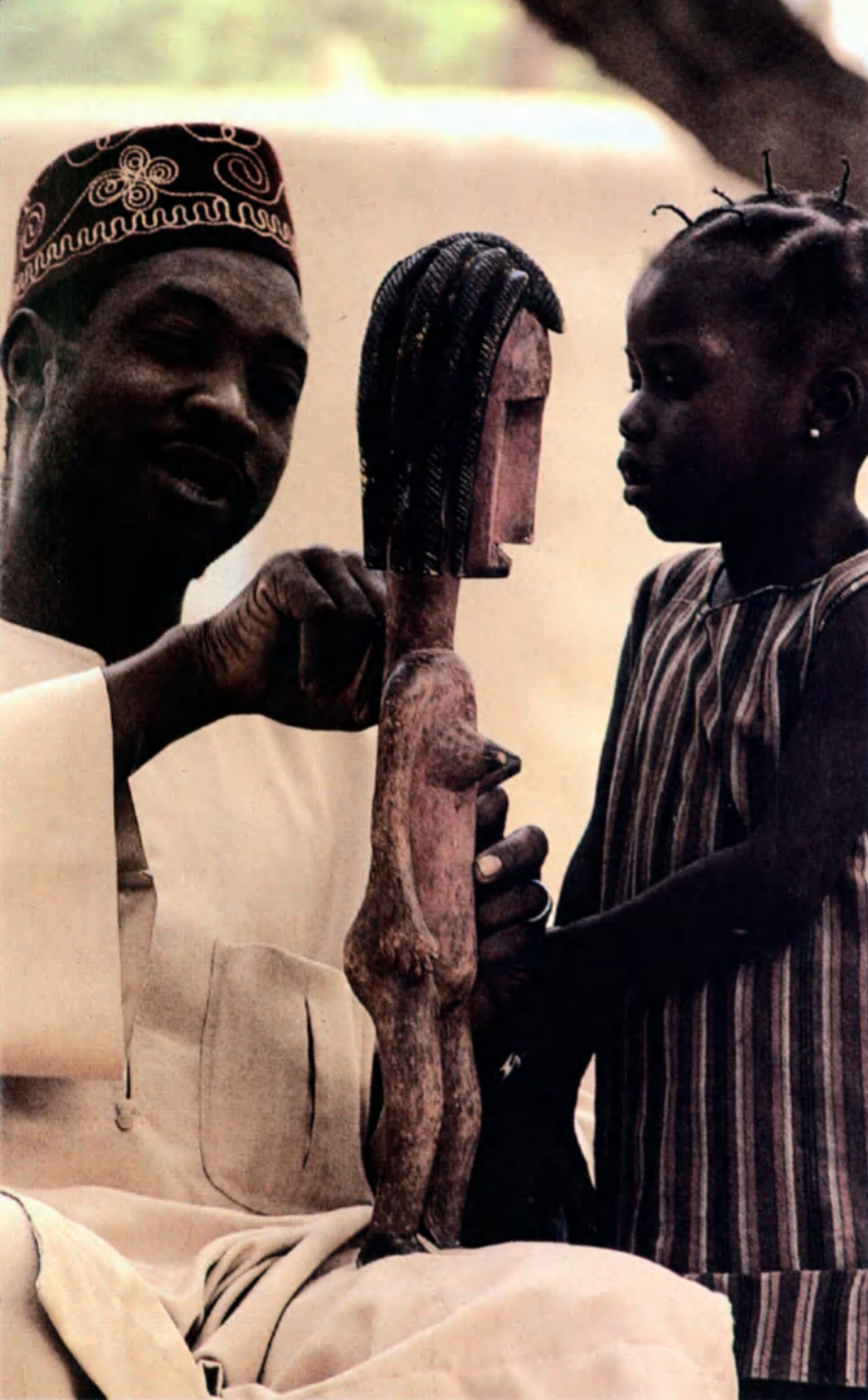
On démontrait scientifiquement que « les insectes mêmes jouent » ⁴, et on proclamait, dans le même temps, que les peuples primitifs, dont les Africains, n'avaient pas de jeux. ⁵ C'est ainsi que Lubbock « ne connaît pas d'enfants de sauvage ayant joué avec un hochet ». ⁶

Vers 1870, cependant, on admettait en général la « Loi des trois états » énoncée par Auguste Comte en 1839 et selon laquelle le premier état de l'humanité est l'état religieux, où l'on explique tous les phénomènes par le recours à des agents surnaturels. Cet état précède l'état métaphysique, suivi à son tour de l'état scientifique, dernier stade de l'évolution. Tylor puis Lewis Morgan énonçaient alors une loi de l'évolution en vertu de laquelle l'organisation sociale passait nécessairement de la sauvagerie à la barbarie, et de la barbarie à la civilisation. On en vint, tout naturellement, à associer la sauvagerie à l'état religieux et la civilisation à l'état scientifique.

Jeu et magie

Du coup, les sauvages et les primitifs devinrent subitement plus religieux que les civilisés. Désormais, toute leur existence baignait dans la religion. On avait d'ailleurs, tout de même, fini par découvrir des jeux dans leur société. Et comme on maintenait le postulat de l'inaptitude des sauvages à l'invention, on fit dériver ces jeux de rites religieux ou magiques. Lubbock déclara que les primitifs considéraient le hochet comme « un objet sacré et mystérieux ».

En 1917, le Suédois Yrjö Hirn étendit cette thèse à toutes les manifestations ludiques enfantines, dans toutes les sociétés. En 1938, s'en inspirant dans son étude sur les jeux dogon, l'ethno-



Ci-dessus, statuette bambara représentant une aïeule (Mali). Ci-contre, chez les Ewés du Togo, cette figurine rituelle en bois blanc perpétue la mémoire d'une sœur jumelle décédée.

logue français Marcel Griaule écrit : « Il arrive que les adultes, interrogés sur le sens des statuettes anthropomorphes à usage magique ou religieux, répondent qu'il s'agit là de poupées destinées aux enfants. A Yougo même, cette sorte de cité sainte des falaises, un forgeron (...) prétendait en tailler fréquemment pour les enfants, ce qui paraissait douteux (...) Mais cette prétention est assez intéressante en soi ; elle montre l'entrebâillement par lequel un objet glisse de la religion au jeu. »⁷

Roger Caillois, un autre disciple de Hirn, déclare en 1958 : « Nombre de jeux reposent sur des croyances perdues ou reproduisent à vide des rites désaffectés. »⁸ Il en conclut : « L'esprit de jeu est essentiel à la culture, mais jeux et jouets, au cours de l'histoire, sont bien les résidus de celle-ci. Survivances incomprises d'un état périmé ou emprunts faits à une culture étrangère et qui se trouvent privés de leur sens dans celle où ils sont introduits, ils apparaissent chaque fois en dehors

du fonctionnement de la société où on les constate. »⁹

Déjà au 19^e siècle, des réactions d'opposition à ces thèses apparaissent çà et là, mais sans grande efficacité. A ma connaissance, c'est seulement entre 1950 et 1970 que Charles Bèart donne de la théorie de Tylor et Hirn une réfutation qu'on peut considérer comme une véritable purge épistémologique. « Tout est dit, écrit-il, quand on a montré des poupées toutes semblables aux nôtres, articulées, habillées, dans les plus anciens hypogées du monde... Même quand, aux fêtes d'Icarie, les jeunes filles de l'Attique attachaient des poupées aux arbres, il s'agissait bien de poupées et point de statuets sacrées. L'Antiquité ne confondait pas davantage une poupée, une statuette de Tanagra et un ex-voto mithratique, que nous ne confondons une poupée, un biscuit de Sèvres et une saint-sulpicerie. Dans les régions assez fortement déchristianisées où de nombreuses statuets religieuses dorment au fond des greniers, jamais une petite fille ne se servira de l'une d'elles comme poupée... Il est peu probable qu'une fillette dogon considère jamais comme poupée la statuette sculptée pour l'autel de ses ancêtres, pas plus que la petite Parisienne n'a pris comme poupée la Vierge de plâtre qui était dans la chambre de sa grand-mère... Ainsi existe-t-il autour de la poupée un monde à part que l'on voudrait rattacher au sacré, sans que rien historiquement permette de le faire. »⁶

Des expressions différentes d'idées différentes

Dans toutes les sociétés humaines, il existe des paroles qui sont des plaisanteries (des jeux), et des paroles qui sont des formules de prière et de bénédiction (expressions du sacré). Qui donc entreprendrait sérieusement de faire dériver les plaisanteries des formules de prière ? Or, c'est ce que, imperturbablement, l'on a fait et continue de faire pour le jeu. Car ce qui est vrai pour la parole, l'est également pour tous les éléments matériels en usage dans la société. Le même bois qui sert à faire du feu, à confectionner des jeux, à fabriquer des sièges, à construire des maisons, sert aussi à tailler des statuets sacrées représentant des ancêtres ou des génies. Ce sont là des expressions différentes d'idées différentes.

Comme toute conception ou pensée, le sacré se manifeste par ses expressions, qui sont des réalités physiques, matérielles : flux sonores de la parole, pièces végétales, éléments minéraux, êtres vivants, personnes humaines. Ces réalités physiques existaient dans la nature, à l'état pour ainsi dire neutre, avant de servir à l'expression du sacré, de devenir elles-mêmes des objets sacrés, comme elles existaient d'abord à l'état neutre avant de servir à l'expression du jeu et de devenir des jouets ou du matériel de jeux. Objets sacrés et matériel de jeux, produits de la libre créativité de l'homme, sont des données culturelles ayant une existence sociale. Quelles sont alors les interférences



« Ainsi existe-t-il autour de la poupée un monde à part que l'on voudrait rattacher au sacré, sans que rien historiquement permette de le faire ». (C. Béart).

BARTHÉLEMY COMOE-KROU, de Côte d'Ivoire, est professeur à l'université d'Abidjan, où il dirige le laboratoire de ludistique. Ancien directeur du Patrimoine culturel au ministère de la Culture et ancien directeur adjoint de l'Institut d'ethno-sociologie de son pays, il est l'auteur de plusieurs études sur la culture et le jeu en Afrique ainsi que de guides méthodologiques à l'intention des étudiants de l'enseignement supérieur.

possibles entre les expressions sociales du jeu et celles du sacré ?

Quand au cours d'un jeu d'enfants ou d'adolescents, quelqu'un est victime d'une fracture, on dit simplement : « Ils étaient en train de jouer » et cela suffit à clore l'incident. Il n'y a ni plainte, ni jugement, ni sanction. Il s'agit d'un jeu. Du reste, lorsqu'un boxeur s'écroule sous un coup violent et meurt à l'hôpital, son adversaire n'est point inquiété, bien qu'en fait il ait commis un homicide. Que se passe-t-il quand le sacré est en cause ?

Dans les villages d'Afrique, certains jeux d'enfants et d'adolescents, brutaux, violents ou trop bruyants, sont interdits dans la rue principale. On leur réserve, loin derrière les cases, un lieu qui sert officiellement de terrain de jeu. Si une femme qui revient du marigot, sa jarre d'eau sur la tête, s'aventure sur ce terrain, si elle est bousculée et sa jarre tombe et se brise, c'est elle que l'opinion tendra à condamner, car « celui qui étend sa natte sur la voie publique est plus coupable que celui qui la piétine ».

Par contre, qu'un devin revêtu des attributs de sa fonction vienne à poser le pied sur ce terrain, et les adolescents s'écartent immédiatement

sur son passage. Si par hasard il est bousculé, les parents des maladroits iront aussitôt lui présenter des excuses et s'acquitter des offrandes exigées pour conjurer le malheur.

Il arrive qu'on démasque un faux devin. Considéré à la fois comme menteur, voleur et impie, il est hué publiquement et, s'il est étranger, comme c'est souvent le cas, il est expulsé du village. Les enfants s'emparent alors de ses gestes de divination, de ses danses, de ses chants et de ses paroles, et les tournent en dérision. Ne serait-ce pas là l'« entrebâillement par lequel un comportement glisse de la religion au jeu » ? Point du tout. Les enfants rient d'un menteur, ils ne jouent pas un acte religieux. Le faux devin n'est pas un religieux, c'est un homme qui triche avec la religion, comme on triche au jeu. Les enfants ne se permettent jamais d'imiter un véritable devin : son « esprit » entendrait ses chants, verrait ses danses et « tomberait sur eux » (les mettrait en transe), les exposant à de graves maladies, voire à la mort.

Fétiche n'est pas jouet

Les historiens sont unanimes à reconnaître aujourd'hui que les peuples d'Afrique noire, bien avant d'entrer en contact avec les religions monothéistes, connaissaient, sous des noms divers, un Etre suprême tout-puissant, créateur du monde, moralement pur et infiniment bon. Comme l'hospitalité africaine, à laquelle elle est directement liée, cette idée d'un Etre suprême est malheureusement en passe de disparaître.

Par respect, les Africains ne s'adressent pas directement à l'Etre suprême. Ils passent par les esprits qui lui sont subordonnés et qui peuvent résider soit dans les éléments naturels (montagnes, forêts, fleuves), soit dans des objets fabriqués, vulgairement appelés fétiches. Si l'on définit ces fétiches comme des objets dont on attend une protection, qu'est-ce qui les différencie de l'eau bénite, d'un scapulaire, de la médaille miraculeuse ou des reliques auxquelles les Européens sont si attachés ?

Quoi qu'il en soit, pour les Africains, aucun fétiche n'est absolu. Il peut être « gâté », perdre son pouvoir. L'esprit l'ayant quitté, l'objet matériel se trouve désacralisé, on s'en débarrasse. Les enfants peuvent-ils alors s'en servir comme de jouets ? Jamais ! On dit communément que l'être humain n'a réellement peur que de ce qu'il ne connaît pas. Une chose connue devient familière et n'effraie plus. Quand on savait qu'un esprit bon résidait dans l'objet et qu'on pouvait en attendre une protection, on se trouvait à l'aise avec le fétiche. Maintenant, pour une raison ou pour une autre, l'esprit bon s'en est allé, mais qu'est-ce qui assure que l'un des esprits méchants qui cherchent à nuire aux hommes n'y a pas élu domicile ?

Un objet désacralisé ne retrouve plus jamais l'état neutre qu'il avait avant de devenir sacré. C'est bien ce que Béart constatait à propos des statuettes religieuses qui dorment dans les greniers



en France. Que l'on songe aussi à un prêtre ou à une religieuse ayant quitté le clergé ou son ordre. On chuchotera presque continuellement autour d'eux : « C'est un ancien prêtre, un prêtre défroqué, c'est une ancienne religieuse... » Les traces du sacré en eux demeurent indélébiles. Que l'on soit sauvage ou civilisé, c'est l'attitude naturelle de l'être humain en face du sacré, même quand il prétend ne plus y croire.

Le jeu et le sacré, bien que découlant tous deux de la conception de la divinité, n'entretiennent qu'une relation d'exclusion. Là où le sacré apparaît, le jeu disparaît, et inversement.

Jeux de guerre, jeux de paix

La constante référence à la civilisation gréco-latine, considérée comme le modèle de toutes les civilisations, avait induit les ethnologues en erreur. Aujourd'hui, nous parlons de jeux d'enfants, de jeux athlétiques ou de jeux olympiques, mais les langues grecque et latine ne possédaient pas de terme générique embrassant toutes ces significations. L'*agôn* — dont dérive le verbe *agônizomai* qui signifie lutter, combattre, concourir — désigne les jeux du stade, exercices de préparation à la guerre étroitement liés au culte de tel ou tel dieu (Apollon à Delphes, Zeus à Olympie). Il en va de même des *ludi* romains. *Agôn* et *ludus* sont à l'origine du sport moderne, dont les disciplines sont appelées « jeux ».

En revanche, le terme français de « jeu », qui dérive non pas de *ludus* mais de *jocus* — ébats, plaisanterie, badinage — se rapproche davantage de la plupart des mots africains qui désignent cette réalité, réalité dont les expressions n'interfèrent aucunement avec le sacré.

Selon un vieux dicton : « Quand la lune se lève, toute l'Afrique danse. » Jadis, en Afrique, enfants, adolescents, jeunes gens et jeunes filles dansaient et jouaient les jours de repos et les nuits de clair de lune. Cet intense et continu exercice ludique était le reflet d'un état social. De toute évidence, ceux qui se livraient ainsi au jeu étaient bien nourris, en bonne santé et joyeux, car c'était le temps où même l'Afrique sub-saharienne jouissait d'une situation alimentaire satisfaisante. Un autre vieux proverbe dit bien « si un enfant se trouve propriétaire d'un étang, on y pêche pour lui, non pour soi ». Principe garant d'une paix sociale qui est la condition même de la paix intérieure, de la confiance réciproque et du joyeux exercice de l'activité du jeu.

Tout ceci nous amène à conclure que dans la société africaine, comme probablement dans toute société humaine, les expressions du jeu ne dérivent pas des expressions du sacré. C'est plutôt l'ensemble du comportement de l'homme, dont le jeu n'est qu'un élément, qui se trouve déterminé par sa conception de la divinité. De sorte que l'on peut dire : « Dis-moi quel est ton dieu, et je te dirai qui tu es, et à quels jeux tu joues. » ■

Jeu de simulacre dans un village au Sénégal : les femmes tournent en dérision les combats masculins.

1. G. W. F. Hegel, *Précis de l'encyclopédie des sciences*, Paris, Vrin 1970.
2. *La raison dans l'histoire*, Paris, Un. Gén. d'Edit., coll. 10/18.
3. Robert H. Lowie, *Histoire de l'ethnologie classique*, Paris, Payot.
4. Charles Darwin, *La descendance de l'homme et la sélection sexuelle*, Paris, Reinwald 1872.
5. Charles Béart, *Jeux et jouets de l'Ouest africain*, Dakar, IFAN 1955.
6. Charles Béart, « Histoire des jeux » in *Jeux et sports*, Encyclopédie de la Pléiade, vol. XXIII, Paris, Gallimard 1967.
7. Marcel Griaule, *Jeux dogon*, Institut. d'ethn., Musée de l'Homme, Paris 1938.
8. Roger Caillois, *Les jeux et les hommes*, Paris, Gallimard 1958.
9. Roger Caillois, « Nature et jeux » in *Jeux et sports*, Encyclopédie de la Pléiade, vol. XXIII, Paris, Gallimard, 1967.

La fin des terroirs

par Jean d'Ormesson

« Ce qui se passe aujourd'hui, sous la triple influence de l'argent, de la technique et de la publicité, c'est une absorption croissante du sport par une compétition de plus en plus exclusive et de plus en plus âpre. »

A première vue, le sport et le jeu se confondent jusqu'à s'identifier. On joue au tennis, au baseball, au rugby. L'expression la plus haute de la compétition sportive porte un nom illustre qui a traversé les siècles : les Jeux Olympiques. Le jeu est une forme de sport, et le sport est une espèce de jeu. Mais il suffit d'y regarder d'un peu plus près pour que l'identification entre le jeu et le sport se mette aussitôt à éclater et à se dissiper. Loin d'être semblables l'un à l'autre, voilà qu'ils s'opposent l'un à l'autre. Il y a, dans le jeu, quelque chose de spontané et d'inorganisé. Le sport, au contraire, est dominé par des règles. Le jeu est un sport sauvage. Le sport est une règle du jeu. On a pu dire qu'un corps de règles y donne des règles au corps. Il est vrai qu'un jeu comme les échecs est, lui aussi, codifié par des règles très strictes. Et qu'un sport comme la marche obéit, inversement, à un nombre assez restreint de règles. Les idées se brouillent. Comme souvent, dès qu'on se penche sur des concepts apparemment simples et évidents, mais qui recouvrent des réalités où sont tapies la linguistique et la philosophie, on n'y comprend plus rien. Tâchons d'y voir un peu plus clair.

Le jeu est quelque chose de si ancien qu'il se confond avec les origines mêmes de l'humanité. Il remonte même au-delà : les singes, les chats, les dauphins, la plupart des animaux et de leurs petits jouent. Dans un film français assez célèbre, *La guerre du feu*, on assiste à la naissance du rire et de la parole chez nos ancêtres les plus reculés. Déjà dans ces âges lointains, le jeu tient une place importante. L'ontogenèse reproduit la phylogenèse — c'est-à-dire que le développement de chaque individu suit la même démarche que le développement de l'espèce. Dès l'âge le plus tendre, et sans que personne ne lui ait rien appris, seul ou en groupe, avec des objets ou avec ses mains, l'enfant joue. Il ne pense pas à faire du sport, à développer son corps, à se mesurer avec d'autres, à battre des records — mais il joue. Dans toutes les cultures, sous toutes les latitudes et à toutes les époques, quelle que soit la gravité de

ses occupations et de ses fonctions et jusqu'à sa mort, il ne cessera plus de jouer. Et, peut-être, plus ses fonctions seront hautes, plus la part de jeu y sera importante. Avec sa garde d'honneur, son protocole, son style personnel, ce que nous appelons aujourd'hui son *look*, un chef d'Etat joue sans doute plus qu'un clochard.

Le monde est un grand jeu, aux règles obscures

Cette activité, mutiforme et diverse, apparemment si simple, en réalité si compliquée, que nous appelons le jeu a mobilisé philosophes, historiens, psychologues, sociologues, ethnologues. Elle touche à la religion, à la guerre, à la science, à la technique, à la culture, à l'art. Le monde finit par apparaître comme une sorte de grand jeu, aux règles obscures, qui se déroulerait à travers chacun d'entre nous. Le jeu serait partout et, sous des formes différentes, il constituerait quelques-unes des caractéristiques des civilisations successives. Les courses de taureau, qui tiennent de nos jours encore une place considérable dans la culture hispanique, remontent à la plus haute antiquité crétoise. Les jeux de balle des Aztèques, qui se déroulaient dans des espaces sacrés appelés *tlatchi*, mêlaient le sang des vaincus à une symbolique religieuse très poussée. Le fameux *bouskatchi* des Afghans, sorte de polo joué avec une dépouille de chèvre, a inspiré bien des romans dans un grand nombre de langues. La pelote basque, la *fantasia* marocaine, les arts martiaux japonais, une foule de parades nautiques telles que celles qui se déroulent sur le Grand Canal de Venise, l'illustre *Palio* de Sienne, le Carnaval des Géants en Belgique et dans le nord de la France, autant de manifestations populaires et régionales, parmi beaucoup d'autres, d'un jeu universel. L'UNESCO s'est récemment proposé de préserver et de faire connaître ces témoignages précieux et divers de l'identité nationale. Au même titre que tant de monuments de Grèce, d'Italie, d'Égypte, du Cambodge, de l'Inde, de la Chine, du Mexique et



Ci-dessus, lanceur de javelot, kylix grecque du 5^e siècle avant J.-C.

Ci-contre, une gymnaste chinoise au 15^e tournoi international de Corbeil (France, 1989).



d'ailleurs, ils font partie, eux aussi, du patrimoine culturel de notre humanité.

Comment ne pas voir aussitôt, une fois de plus, la diversité prodigieuse des innombrables espèces de jeu ? Parmi ceux qui appartiennent à une tradition séculaire, certains relèvent du sacré, d'autres de la mémoire collective, d'autres de la dérision sociale, d'autres encore de la violence, alors que quelques-uns d'entre eux annoncent déjà ce qui deviendra la sport. Si vous ajoutez à ces jeux collectifs, si chargés d'histoire, de religion, de culture, les innombrables jeux d'enfants, les jeux de cartes, les jeux de hasard, les échecs et les charades, les jeux de mots et les montagnes russes, une sorte de vertige vous prend. Pour mettre un peu d'ordre dans ce tourbillon, un sociologue français qui a été pendant de longues années fonctionnaire de l'UNESCO, Roger Caillois, a proposé une classification des jeux.

S'appuyant, pour les dépasser, sur les travaux fondamentaux de J. Huizinga, recteur, entre les



Si l'on examine de plus près encore le groupe antithétique jeu-sérieux, ces deux termes ne s'avèrent pas équivalents. Le jeu y figure le terme positif, le sérieux s'arrête et s'épuise à la négation du jeu ; le sérieux est le non-jeu et rien d'autre.

Tout jeu est d'abord et avant tout une action libre. Le jeu commandé n'est plus du jeu.

Johan Huizinga

Homo ludens. Essai sur la fonction sociale du jeu,
trad. franç. C. Seresia, Gallimard, © Paris, 1951.

deux guerres, de l'Université de Leyde et auteur d'un ouvrage capital sur les jeux, publié en 1938, *Homo Ludens*, Caillois imagina de répartir la totalité de jeux entre quatre grandes catégories : *agôn* (mot grec signifiant compétition) ; *alea* (mot latin pour hasard) ; *mimicry* (expression anglaise pour imitation) ; *ilinx* (ou vertige). Chacune de ces quatre grandes catégories était plus ou moins influencée soit par ce que Caillois appelait *paidia* (du mot grec enfant) soit par ce qu'il nommait *ludus* (du mot latin pour jeu). La *paidia* pour lui, c'était la puissance primaire d'improvisation et d'allégresse ; le *ludus*, le goût de la difficulté gratuite et réglée. Ainsi s'établissait un tableau des jeux qui se présentait comme suit :

	AGON (compétition)	ALEA (chance)	MIMICRY (imitation)	ILINX (vertige)
PAIDIA				
vacarme agitation rires	courses luttons etc.	comptines pile ou face	imitations enfantines	manège balançoire
cerf-volant réussites mots croisés	boxe escrime football dames échecs	paris roulette loterie	masque travesti théâtre	attractions foraines ski alpinisme
LUDUS				

Un simple coup d'œil sur ce tableau suffit à montrer que, dans la diversité inlassable des jeux, le sport se déroule sous le signe du *ludus*, c'est-à-dire de la règle gratuite, plutôt que sous celui de la *paidia*, ou agitation désordonnée. Et des quatre grandes catégories de jeux, la *mimicry* n'a pas grand chose à voir avec le sport. Quant à l'*alea*, il s'agit surtout de l'expulser du sport, qui ne doit rien avoir de commun avec le hasard ni la chance. Le sport est tout entier du côté de l'*ilinx* et, plus encore, de l'*agôn* : conformément aux leçons des Grecs de l'Antiquité dans les Jeux Olympiques, le sport est d'abord compétition. Et, parce qu'il est marqué par le *ludus*, du côté de la compétition aussi strictement réglée que possible.

Né du jeu, et de ses diversité innombrables, le sport répond à une volonté du corps de sur-

passer les autres, et de se surpasser lui-même. Il consiste, selon la définition célèbre de Pierre de Coubertin, à aller plus vite, plus loin, plus haut, plus fort. Il relève du goût de l'homme à dépasser les autres ou à se dépasser lui-même, parce que plus est en lui. Mais à l'intérieur de règles fixées arbitrairement. Ainsi, le sport est un jeu. Mais aussi une imitation pacifique de la guerre. Et aussi une morale.

L'argent envahit le sport

Ce qui se passe aujourd'hui, sous nos yeux et sous la triple influence de l'argent, de la technique et de la publicité, c'est une absorption croissante du sport par une compétition de plus en plus exclusive et de plus en plus âpre. La technique tient une place de plus en plus importante dans ce qui était jadis une émulation entre amateurs ; l'argent envahit le domaine du sport dans des proportions inimaginables il y a encore quelques années ; la télévision, enfin, contribue à la diffusion et la popularité du sport, mais aussi à l'exaltation des passions et à sa transformation en spectacle. Si l'on ajoute le phénomène du nationalisme souvent chauvin qui accompagne tel ou tel match de football ou de tennis et l'atmosphère de violence qui commence à entourer certaines manifestations sportives, on voit que le sport finit par cesser d'être un jeu pour devenir une sorte d'industrie paroxystique de l'époque post-moderne. Une

Ci-contre, le *bouskatchi*, jeu traditionnel afghan. Les joueurs à cheval se disputent une dépouille de chèvre. Ci-dessous, le public d'un match de football à Milan (Italie).





industrie dominée par une compétition impitoyable qui engage des intérêts économiques et financiers souvent très importants. Quand il ressuscitait les Jeux Olympiques de la Grèce antique, le baron de Coubertin mettait naturellement l'accent sur l'émulation. Mais il soulignait que l'essentiel n'était pas de gagner, mais de participer. Il conservait ainsi au sport ce caractère de jeu qui disparaît aujourd'hui sous une avalanche d'argent, sous l'emprise de la publicité et sous la volonté implacable de triompher de l'autre par une technique de plus en plus poussée.

Après l'historien et le sociologue américain E. Weber, un professeur de sociologie à la Sorbonne, auteur notamment de recherches sur le jeu traditionnel, Pierre Parlebas, a souligné la coïncidence entre l'apparition du sport moderne et la disparition progressive des jeux traditionnels. En une formule imagée, il explique qu'il y a concomitance entre la fin des terroirs et le début des lançoirs, des sautoirs et des couloirs. En pensant au rôle croissant dans le sport d'une technicité liée à l'argent et à la publicité, on peut encore dire les choses autrement : l'importance du jeu décroît quand l'importance de l'enjeu croît. Ce que Caillois appelait la *paidia*, l'effervescence spontanée et joyeuse, disparaît de plus en plus au profit du *ludus*, un système de règles arbitraires et pourtant contraignantes. La compétition, qui consistait, dans le cadre du jeu, à se dépasser soi-même, consiste désormais à établir des records et à l'emporter sur un adversaire, souvent moqué et

même haï. Technique, financier, publicitaire, l'enjeu du sport fait oublier l'allégresse fraternelle et désintéressée du jeu.

Le sport est, dans le monde moderne, une activité fondamentale, une de celles qui font vibrer et rêver le plus grand nombre de participants et de spectateurs. Il est très important de ne pas le laisser envahir par l'argent, ni glisser dans la violence, ni nourrir une hostilité entre les nations, les régions, les villes, les clubs. Il faut lui conserver pleinement son caractère d'allégresse enthousiaste, sa pureté, sa jeunesse, sa dignité. Il faut lui rendre son statut de jeu.

Retrouver le plaisir du jeu

Avec le concours actif du Comité intergouvernemental pour l'éducation physique et le sport et du FIDEPS (Fonds international pour le développement de l'éducation physique et du sport, voir encadré p. 38), l'UNESCO, qui a fait beaucoup, notamment dans le contexte de la Décennie du développement culturel (1988-1998), pour la sauvegarde et la diffusion des jeux traditionnels, s'est aussi penchée sur les risques de dérive d'un sport ultramédiatisé et menacé par la violence. L'UNESCO a mis l'accent, par exemple, sur la notion de *fair play*. Le *fair play*, le retour au grand jeu, au noble jeu, à une forme de jeu désintéressé, consiste à jouer pour jouer plutôt qu'à jouer pour gagner. Contre la violence, contre l'appât du gain à tout prix, contre une technique déshumanisée,



Détail d'une frise maya représentant un joueur de pelote (900-1250), Chichén Itzá, Mexique.

JEAN D'ORMESSON, écrivain français, est secrétaire général du Conseil international de la philosophie et des sciences humaines et rédacteur en chef de *Diogène*, revue internationale des sciences humaines publiée avec l'aide de l'UNESCO. Membre de l'Académie française depuis 1973, il est l'auteur d'un grand nombre d'essais et de romans, dont les plus récents sont *Le Bonheur à San Miniato* (Lattès, 1987), *l'Album de Chateaubriand de la Pléiade* (Gallimard, 1988), *Garçon de quoi écrire*, entretiens avec François Sureau (Gallimard, 1989) et *Histoire du Juif errant* (Gallimard, 1991).

il marque le retour à la fois à une notion de plaisir qui finissait par disparaître sous l'âpreté et la technicité et à une notion de morale où l'adversaire n'est pas vu comme un obstacle à abattre mais comme un être vivant à respecter. Le sport doit rester le lieu de rencontre de l'enthousiasme et de la règle. Il doit rester un jeu où l'émulation est d'abord un signe d'accord et de complicité.

Il est clair que tous les jeux ne sont pas un sport. Le poker, le théâtre, la roulette, les mots croisés, les calembours peuvent difficilement passer pour un sport. Mais tous les sports doivent rester un jeu. Un jeu qui réclame des efforts, de l'obstination, du courage, parfois de l'héroïsme. Ce qui fait la grandeur du sport, c'est que le plaisir du corps s'y transforme en éthique. Dans une liberté qui consent à se limiter, il se fixe des règles à lui-même pour mieux se dépasser. La violence, la bassesse, l'intérêt, la haine ne peuvent être que hors jeu. Le sport, qui est lutte, émulation, dépassement, compétition, doit être aussi et surtout amitié, bonheur, réconciliation avec soi-même et avec les autres puisqu'il est d'abord un jeu. Et que les hommes, fils des enfants, ne jouent que pour être heureux. On ne joue jamais qu'avec les siens. Le sport, comme le jeu, est une fraternité. ■

Un instrument original : le Fonds international pour le développement de l'éducation physique et du sport (FIDEPS)

Le FIDEPS a été créé en 1978 par la Conférence générale de l'UNESCO pour aider les plus démunis de ses Etats membres à mettre en œuvre la Charte internationale pour l'éducation physique et le sport. Celle-ci dispose que « tout être humain a le droit fondamental à l'éducation physique et au sport qui sont indispensables à l'épanouissement de sa personnalité... » et que « L'éducation physique et le sport contribuent à la préservation et à l'amélioration de la santé et à une saine occupation des loisirs. Au niveau de la communauté, ils enrichissent les rapports sociaux et développent l'esprit sportif (fair-play) qui, au-delà du sport lui-même, est indispensable à la vie en société. »

Si 80 à 85% des enfants des pays industrialisés reçoivent une éducation physique à l'école, ils sont presque autant à en être privés dans les pays en développement, où cadres et équipements sportifs font cruellement défaut — on compte souvent un terrain de sport pour environ 1 000 habitants en Europe ou en Amérique du Nord, alors que de nombreux pays d'Asie ; d'Afrique ou d'Amérique latine ne disposent en tout que de quelques dizaines de terrains sommairement aménagés. Dans certains de ces pays, on manque même de chaussures ou de ballons.

Dans la mesure de ses moyens, et grâce aux contributions qu'il reçoit de sources publiques et privées, le FIDEPS aide les pays et les institutions qui le lui demandent à former enseignants, moniteurs d'éducation physique et cadres techniques, à obtenir des équipements légers et du matériel de première nécessité (ballons, filets, maillots...), à organiser des manifestations sportives et culturelles, ainsi qu'à protéger et développer les jeux et les sports traditionnels.





Sport et jeu

par Georges Magnane

Le sport, tel qu'on le pratique aujourd'hui, fait-il encore la part du jeu ?

LES nombreuses accusations portées contre le sport moderne par des auteurs très divers, et dont la bonne foi ne saurait être mise en doute, s'adressent à cette sorte d'activité sportive qui ne fait plus la part du jeu. Que l'élément ludique y soit détruit par l'esprit de sérieux ou y dégénère en infantilisme, il ne s'agit plus d'un jeu mais, pour citer Huizinga, de « sa grimace ».

Si le sport de compétition consacrait vraiment l'extinction de la fonction ludique, nous n'hésiterions pas à proposer son interdiction pure et simple. Mais une analyse attentive de la question permet de constater que l'entraînement sportif, quel que soit le niveau considéré, ne justifie pas tant de sévérité.

Même quand un champion, professionnel ou non, pratique des sports particulièrement exigeants, par exemple le cyclisme, le football ou la boxe, il n'est pas du tout démontré qu'il cesse de se considérer comme un *homo ludens*. Nous affirmons au contraire que les athlètes les plus consciencieux, les plus durs pour eux-mêmes, ceux qui se consacrent à leur sport avec autant d'acharnement qu'un artiste à son œuvre, ne réussissent qu'à condition de garder en eux le sentiment de liberté et d'audace sans limite où peut se produire l'étincelle miraculeuse (on parle, quand il s'agit d'artistes, d'inspiration) qui leur permet de se surpasser et qui est précisément l'essentiel de l'attitude de l'homme (ou de l'enfant) qui joue.

L'exploit exceptionnel : record, victoire dans un match international ou aux Jeux Olympiques, est pour l'athlète l'équivalent du chef-d'œuvre pour l'artiste. Paraphrasant la déclaration d'Apolinaire : « Avant tout, les artistes sont des hommes qui veulent devenir inhumains », on pourrait dire que les champions sont des hommes qui veulent devenir surhumains. Par son élan vers l'exploit extraordinaire, « exorbitant » (pour employer le terme que Huizinga appliquait à la poésie), le champion manifeste la plus haute vocation du jeu, qui est de surmonter la nature humaine.

Dès lors, peu importe la cruauté tant de fois signalée, et qualifiée d'« effrayante » par des témoins timorés ou mal informés, de l'entraînement sportif. Tant que l'athlète fixe lui-même les limites de son effort, il joue, il est libre.

(...) Il suffit de pratiquer un sport de compétition loyalement et sans restriction, le temps d'une saison, pour se rendre compte que l'activité du sportif à l'entraînement n'échappe pas complètement à l'attitude ludique. Si appliqué, si docile aux corrections de son entraîneur que soit l'athlète, il n'oublie jamais, — il ne pourrait l'oublier, même s'il le voulait — que c'est lui qui a choisi cette attitude apparemment passive. Il sait qu'il ne tient qu'à lui de s'en aller. Le sens de l'honneur seul l'empêche de céder au découragement ou à l'énerverment : il serait très humilié de se retirer du jeu, de se « dégonfler ».

Il accepte donc de subir un véritable apprentissage qui mérite pleinement le nom de travail. Mais cette activité mérite tout aussi complètement d'être qualifiée de jeu, puisqu'elle n'a pas de but utilitaire. Ce n'est pas à cause de l'aspect « sérieux » de l'entraînement que Huizinga déploierait la quasi-extinction du facteur ludique dans le sport puisqu'il avait lui-même constaté « que le jeu peut fort bien englober le sérieux ». Seule l'absence de liberté peut exclure définitivement le jeu.

Alain voyait ainsi la différence entre le jeu et le travail : « On joue toutes les fois que l'action est le témoin principal du monde ; on travaille, au contraire, lorsque c'est la chose qui est prise comme seul témoin valable de l'action. » Il n'aurait pu trouver de meilleur exemple que l'activité totalement improductive du sportif. Mais cette opposition ne nous paraît pas convaincante.

L'entraînement est à la fois un travail joué et un jeu travaillé. Il n'existe pas de ligne de partage entre jeu et travail. Affirmer que l'amateur joue alors que le professionnel travaille, c'est se contenter d'une simplification grossière. Il n'est pas nécessaire d'interroger longuement un sportif officiellement classé comme professionnel pour se rendre compte qu'il n'a pas changé d'âme le jour où il a changé d'étiquette. Il continue à jouer

En haut, football sur la grève, au sud de Dakar (Sénégal).

et il ne peut conserver les qualités qui lui ont assuré le succès qu'à condition de ne pas perdre cet enthousiasme très particulier, cette sorte d'état de grâce qui n'existe que dans le jeu.

Le travail devient un jeu si le travailleur l'accomplit sans tenir compte des résultats, « en se jouant ». Quand Aldous Huxley écrivait : « *Work is fun, of course* » (le travail est amusant, naturellement), il entendait le travail heureux, que l'on a choisi parce que c'est celui que l'on peut faire le mieux. Il parlait du travail d'écrivain, dont il savait bien qu'il se suffit à lui-même. Qu'il reçoive des droits d'auteur fabuleux, ou même s'il n'en reçoit pas du tout, l'écrivain authentique écrit parce qu'il a besoin d'écrire. De même, le sportif authentique pratique un sport pour s'accomplir, parce que le jeu sportif est pour lui une vocation.

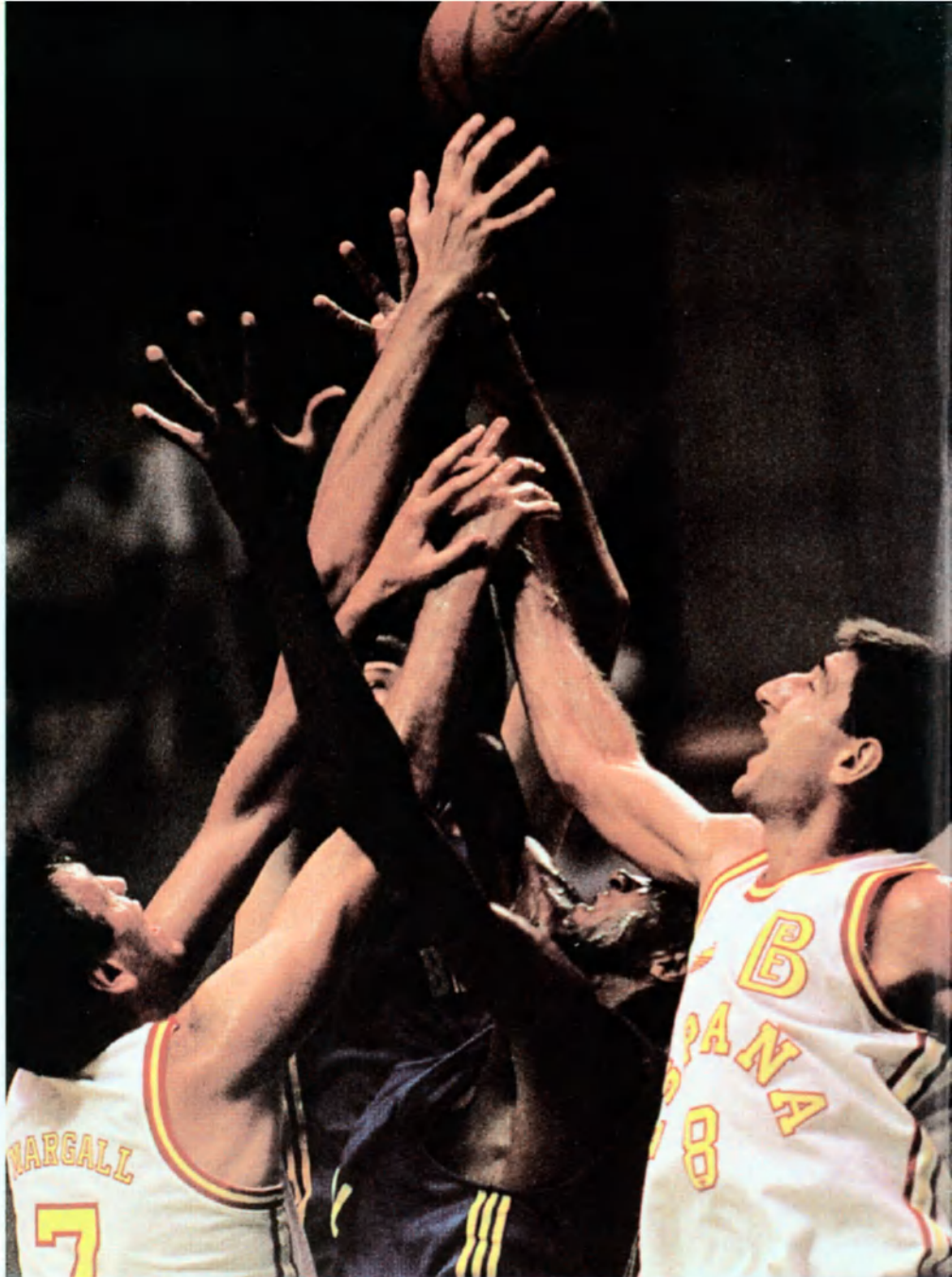
Ainsi, la distinction entre amateurs et professionnels apparaît, sinon tout à fait comme un faux problème, du moins comme un problème secondaire. Plutôt que la mise en place d'un système d'évaluation des sommes perçues par les vedettes, il faudrait étudier les conditions de l'orientation sportive. Quand les sportifs pratiquent le sport qui leur convient, là ils n'ont pas besoin d'être payés pour lui consacrer le meilleur d'eux-mêmes. Ils jouent pour jouer et se trouvent ainsi tout naturellement dans la situation où l'homme éprouve dans toute sa force le sentiment de liberté et de disponibilité qui le rend capable de connaître des transformations assez profondes pour mériter le nom de culture.

Le sport est donc, comme tout autre jeu, un moyen d'accès à l'attitude culturelle. Dans *Les jeux et les hommes*, Roger Caillois rappelle qu'après avoir lu *Homo Ludens* de Huizinga, il s'était demandé si « tout serait issu du jeu ». Bien qu'il n'accepte pas une thèse aussi exclusive, il écrit un peu plus loin : « Le jeu est consubstantiel à la culture. »

Il existe en effet une ressemblance évidente entre l'attitude ludique et l'attitude culturelle. D'un mouvement spontané, l'homme échappe, dans l'un et l'autre cas, à la nécessité. Peu importe que cette spontanéité soit donnée comme par miracle ou qu'elle soit l'aboutissement de longs efforts. Les découvertes et les trouvailles du savant ou du poète peuvent surgir après un long labeur ou au contraire se présenter aux heures les plus inattendues, comme par hasard. Mais toujours on observe, dans ces moments de culmination, cette vibration ardente et ce sentiment de gratuité qui caractérisent le jeu.

Sans doute faut-il n'accorder au sport, en tant que moyen d'accès à l'attitude culturelle, qu'un rôle modeste. Ce qui nous paraît important, c'est que cette introduction à la culture intéresse des masses considérables. Elle n'est nullement limitée à la minorité des hommes supérieurement doués dont les performances sont célébrées comme des chefs-d'œuvre. A tous les niveaux, les pratiquants connaissent les mêmes émotions, les mêmes moments de libération triomphale.

Le goût de la précision, la recherche d'une mesure et d'un contrôle exacts, marquent l'apparition d'une exigence sans quoi il n'est pas de culture possible. Qui n'assure pas ses premiers pas avec une rigueur implacable n'ira jamais loin dans les voies de la connaissance.



Le spectateur sportif manifeste un besoin de connaître les règles du jeu dans leurs moindres détails. Il tient à tout comprendre et surtout à tout voir. Un ouvrier justifiait ainsi sa préférence pour le spectacle sportif : « Là, au moins, on est sûr de voir quelque chose de vrai. Tout se passe devant nous. »

L'événement sportif constitue un véritable système de mesure offert au public. Ainsi s'explique l'atmosphère extraordinaire qui règne sur les gradins du stade. L'enthousiasme de cent mille spectateurs, cette clameur qui, aux moments décisifs, emplit le ciel comme un soudain orage, c'est l'équivalent moderne de la *catharsis* que les Grecs attendaient de leur théâtre. Le public sportif est un public follement généreux ; il donne et il se donne sans réserve parce que sa confiance est totale, parce qu'il participe, comme le disait un tourneur de Billancourt, à « quelque chose de vrai ».

(...) La publicité excessive accordée à certaines vedettes, la persistance de la vieille querelle du professionnalisme, le dédain que continuent à manifester beaucoup d'intellectuels pour les exercices du corps, tous ces indices d'un malaise, d'une sorte de « mauvaise conscience » de la

collectivité plus ou moins informée mais forcée de tenir compte de l'ampleur du problème social posé par le sport, nous semblent tenir à une sous-estimation de l'élément ludique.

Si le sport s'éloigne assez de ses origines pour ne plus être d'abord et surtout un jeu, il risque de n'être plus qu'une sorte de drogue et d'amener une régression vers la recherche d'émotions de plus en plus violentes, de plus en plus dénuées de portée profonde et de signification.

Toutefois, ce malaise ne nous semble pas très inquiétant : ce n'est qu'une crise de croissance et qui paraît catastrophique seulement parce que cette croissance a été très rapide, voire hâtive et désordonnée. Colossale en un mot, et au point d'être parfois démesurée. Mais le colosse, pour le moment, se porte bien. ■

Extrait de *Sport et jeu* publié dans l'Encyclopédie de la Pléiade sous la direction de Roger Caillois © éditions Gallimard, Paris 1967.

En haut, un match de basket-ball aux Jeux Olympiques de Séoul (République de Corée) en 1988.

■ ■ ■ GUERRE ET PAIX

L'Institut international du théâtre méditerranéen envisage de présenter, sur le thème *Méditerranée, violence et paix*, une série d'œuvres illustrant la vision théâtrale de la guerre au cours des siècles. *Les Perses* d'Eschyle, une adaptation scénique des *Mémoires d'Hadrien* de Marguerite Yourcenar et une version de *La Paix* d'Aristophane sont quelques-unes des pièces qui seront données en France, en Espagne, en Italie et en Grèce entre les mois d'août et de novembre prochains.

■ ■ ■ POISSONS BRICOLÉS

Plus faciles à manipuler que les mammifères, les poissons sont devenus des sujets de prédilection pour le génie génétique, qui a permis de produire de nouvelles espèces douées d'une croissance plus rapide et d'une plus grande résistance à la chaleur, au froid et aux maladies. Si certains y voient une solution aux problèmes alimentaires mondiaux, d'autres craignent, en revanche, que ces nouvelles espèces ne mettent en danger l'équilibre des écosystèmes aquatiques si elles n'y sont pas rigoureusement contrôlées.

■ ■ ■ LES LUNES D'URANUS

Dans une étude récemment publiée par la prestigieuse revue *Nature*, deux scientifiques britanniques affirment qu'Uranus posséderait jusqu'à 25 lunes de plus que celles qui ont déjà été observées autour de cette planète. Leurs arguments se fondent sur les images prises par la sonde spatiale *Voyager 2* lors de son passage au voisinage d'Uranus en 1986. Les deux astronomes ont pu calculer que la force gravitationnelle de ces lunes, d'environ 23 km de diamètre, contribuerait à maintenir la forme des anneaux d'Uranus.

■ ■ ■ ARBRES EN DANGER

Protéger les espèces forestières en danger de disparition, telle est la vocation de l'Arboretum de la vallée d'Aubonne en Suisse, véritable encyclopédie sylvestre vivante. Pour protéger les arbres, les scientifiques utilisent pour leurs plantations un substrat spécial, à base de polypropylène. Ce matériau poreux permet à

l'air, à l'eau et aux fertilisants d'atteindre les racines du végétal mais empêchent la prolifération des mauvaises herbes et autres nuisances qui favorisent les maladies ou l'infestation par les insectes.

■ ■ ■ LA MOUCHE ASSASSINE

Menée avec le soutien technique et financier du PNUD, de la FAO, du Fonds international de développement agricole et de l'Agence internationale de l'énergie atomique, la campagne d'éradication de la Lucilie bouchère, un redoutable parasite du bétail originaire du Nouveau Monde et qui a récemment fait son apparition en Libye, est entrée depuis le début de cette année dans sa phase décisive avec la mise en œuvre de la technique de l'insecte stérile. Celle-ci consiste à lâcher dans les zones infestées des centaines de millions de mâles élevés en laboratoire et stérilisés par irradiation. Les œufs des femelles sauvages n'étant plus fécondés, la population s'éteint rapidement. On espère que cette technique, qui a déjà permis de juguler le fléau dans les années 50 aux Etats-Unis, au Mexique et aux Antilles, produira des résultats rapides en Libye pour éviter que l'infestation se propage aux pays voisins.

■ ■ ■ CUISINE SOLAIRE

Des spécialistes nord-américains ont mis au point une cuisinière solaire. Celle-ci se présente sous la forme d'un châssis en bois doublé d'un isolant thermique et équipé d'une porte en verre. A l'intérieur, un plateau métallique recouvert de papier aluminium est conçu pour capter l'énergie solaire. Un fort ensoleillement permet d'y obtenir des températures supérieures à 150°C. Dans les zones rurales des pays en développement, cet appareil présenterait le double avantage de réduire la consommation de bois de feu et d'éviter les affections respiratoires et dermatologiques dues aux fumées dégagées par des appareils de cuisson plus rudimentaires.

■ ■ ■ UN EXPERIMENTARIUM AU DANEMARK

Ouvert au début de 1991, l'Experimentarium de Copenhague est un musée

pédagogique, où grands et petits sont invités à partir à la découverte du monde de la science et de la technique. Sur cette aire d'expérimentation, la plus vaste d'Europe du Nord (4 000 m²), les expositions ont pour vocation de stimuler les échanges, ainsi que l'apprentissage actif et divertissant des grands processus scientifiques et naturels.

■ ■ ■ LA MALADIE DE LA PIERRE

Les relevés et les mesures réalisés depuis deux ans dans le palais de l'Alhambra, à Grenade, par différents techniciens de l'université de Séville au moyen de procédés nouveaux (rayons gamma et ultrasons) ont donné des résultats inquiétants, notamment sur l'état des colonnes et de la fontaine de la cour des Lions. Les experts ont réclamé la restauration urgente de ce célèbre monument, qui figure sur la Liste du patrimoine mondial établie par l'UNESCO.

■ ■ ■ EAUX POLLUÉES

La gestion des réserves d'eau potable devient un problème écologique majeur dans la plupart des pays d'Amérique latine. Ainsi, l'eau du río Rocha, qui traverse la ville de Cochabamba en Bolivie est impropre à la consommation, voire à l'irrigation, sans traitement préalable. L'évacuation incontrôlée des eaux usées, la dégradation de l'environnement et la raréfaction des ressources en eau présentent aussi un grave problème pour la capitale argentine, Buenos Aires. Tandis qu'à São Paulo, au Brésil, la pollution due au déversement des effluents urbains dans les cours d'eau pourrait bien se révéler désastreuse au plan sanitaire.

■ ■ ■ MUSIQUE POUR LES AVEUGLES

Onze pays de la Communauté européenne étaient représentés au Congrès des bibliothèques musicales en braille, qui s'est réuni au mois de janvier dernier à Amsterdam (Pays-Bas). Celui-ci a décidé de publier, à l'intention des musiciens professionnels non-voyants, un catalogue international des partitions disponibles en braille dans tous les pays participants.

■ ■ ■ RENOUVELER L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

L'UNESCO organise les 2 et 3 mai, à Caracas (Venezuela), une conférence internationale sur les nouveaux rôles de l'enseignement supérieur. Inaugurée par le président de la République vénézuélienne et le Directeur général de l'UNESCO, cette conférence réunira, aux côtés de nombreux lauréats du prix Nobel, quelque deux cents experts d'Amérique latine et des Caraïbes, des Etats-Unis, du Canada, du Japon et d'Europe.

■ ■ ■ UNE PROTO-LANGUE INDO-EUROPEENNE ?

La grande famille linguistique indo-européenne regroupe la plupart des langues indo-iraniennes et européennes. Pendant longtemps, on a pensé que ces diverses langues étaient issues d'un peuple unique qui aurait vécu en Europe centrale vers 3000 avant J.-C. Pourtant, selon deux spécialistes soviétiques, de nombreux indices linguistiques indiquent qu'il existait déjà, bien avant cette époque, une proto-langue indo-européenne qui était parlée au sud du Caucase. Cette thèse d'une origine plus ancienne et orientale de l'indo-européen est étayée notamment par le fait que nombre de mots communs des langues indo-européennes s'appliquent à une végétation (hêtre, chênes) et une faune (singes, léopards, lions) qui n'existaient pas à l'époque dans le nord de l'Europe mais étaient répandues au Proche-Orient.

■ ■ ■ L'INTERNATIONALE INFORMATIQUE

La Conférence internationale Automates, Langages et Programmation que l'Association européenne d'information théorique organise tous les ans en collaboration avec une université européenne, se tiendra cette année du 8 au 12 juillet à l'université Complutense de Madrid. Celle-ci accueillera également, du 7 au 11 septembre 1992, le 12^e Congrès mondial d'informatique organisé par la Fédération internationale pour le traitement de l'information.



Les Dogon, peuple des falaises

par Caroline Haardt

Ci-dessus,
village dogon au pied des
falaises de Bandiagara.

A lui seul, le patrimoine naturel du pays dogon justifierait des mesures de protection exceptionnelles. Au milieu de la boucle du Niger, au Mali, entre la ville de Mopti et la frontière du Burkina Faso, s'élève un plateau aride, dominant la plaine de ses falaises vertigineuses. Ces escarpements, de plus de 500 mètres de haut par endroits, sont creusés de ravins et de précipices profonds, où les pluies retenues dans les fissures de la roche grise permettent le développement d'une végétation dense et variée.

Contre les parois rocheuses et sur les éboulis en contrebas, les Dogon ont construit des villages à l'architecture stupéfiante, où subsiste une civilisa-

tion profondément originale, véritable « survivance d'une Afrique disparue » selon l'ethnologue français Marcel Griaule. Aussi est-ce en tant que « Sanctuaire naturel et culturel des falaises de Bandiagara » que le pays Dogon figure, depuis 1989, sur la Liste du Patrimoine mondial de l'Unesco. La zone inscrite couvre une superficie de 350 000 à 400 000 hectares et englobe près de 250 villages.

Les Dogon, qui seraient aujourd'hui environ 300 000, sont issus de populations mandingues, qui auraient fui au 15^e siècle l'ancien empire des Keita pour trouver refuge dans les falaises de Bandiagara. Ils y auraient remplacé une autre population, les



Tellem, qui abandonnèrent de nombreux témoins de leurs traditions culturelles dans leurs sépultures des cavités rocheuses.

Quelques-unes de ces grottes, qu'on ne peut généralement atteindre qu'en gravissant la paroi rocheuse au moyen de cordes et de crampons, ont pu être explorées depuis une dizaine d'années. Elles ont apporté des révélations intéressantes sur les techniques très élaborées, de tissage notamment, que les Tellem pratiquaient depuis l'âge du fer.

Sur les parois des falaises, signes et peintures rupestres, dont les plus notables ornent le célèbre Auvent de Songo — également retenu pour l'inscription du site sur la Liste du patrimoine — exposent en figures sibyllines certains éléments cosmogoniques et rituels dogon.

Une civilisation chargée de symboles

Selon cette cosmogonie, de l'union d'un être suprême, Amma, et de sa créature la terre, est né le Renard pâle. Unique et donc imparfait, celui-ci introduit dans la création le principe du désordre : il évoque

la faiblesse humaine et l'anarchie inhérente à l'Univers. Amma engendre aussi Nommo, à la fois mâle et femelle, symbole de l'harmonie céleste, lié à l'eau et à la fécondité. Puis il façonne avec de l'argile un couple humain, dont sont issus les huit ancêtres des Dogon, auquel Nommo enseigne la parole.

Tous les aspects de la vie domestique, sociale et économique des Dogon sont liés à leur cosmogonie. Le village lui-même est conçu à l'image du cosmos, dont il est la projection terrestre. Construit sur les rochers, afin de préserver les rares terres arables, il reproduit la forme de Nommo, celle d'un corps d'homme étendu, orienté du nord au sud, dont la tête est le *togu na* (littéralement « grand abri »), une maison communale réservée aux hommes. Cet édifice, le premier construit lors de la fondation d'un village, est fait d'une plateforme sur laquelle se dressent plusieurs rangées de piliers en bois non équarri, dont le nombre revêt différentes significations symboliques. Ces piliers soutiennent une toiture de branchages surmontée d'une épaisse meule en paille de mil. Les décisions prises dans le *togu na* ont un caractère solennel, irrévocable.





Le *ginna*, la grande maison de famille réservée au patriarche, correspond à la poitrine de Nommo, le Grand Ancêtre. Elle comporte un étage auquel on accède par une échelle taillée dans un tronc d'arbre. Sa façade sans fenêtres est ornée de quatre-vingts niches représentant les huit ancêtres premiers et leur descendance. Les deux portes de la façade sont souvent ornées de motifs sculptés : rangées de personnages masculins et féminins symbolisant, comme les niches elles-mêmes, les générations antérieures.

Plus petites, les maisons ordinaires sont généralement bâties en pisé et groupées en quartiers autour du *ginna*. De plan rectangulaire, leurs pièces au toit en terrasse s'ouvrent sur une cour intérieure. Elles sont flanquées de greniers aux toits coniques recouverts de paille, où sont engrangées diverses denrées : mil, semences, riz, oignons séchés. On y accède par une étroite ouverture fermée par une porte en bois, souvent sculptée et garnie d'une serrure ouvragée.

Ces greniers sont souvent circulaires, tout comme les maisons où sont confinées les femmes à l'époque de leurs menstrues. Celles-ci sont situées à l'écart du village, où se trouvent également la forge et les demeures des membres des différentes castes — artisans du fer, du bois et du cuir, griots —, les cultivateurs formant l'aristocratie de cette société patriarcale agraire.

Il n'est guère de village, surtout parmi les plus anciens, qui ne possède un ou plusieurs sanctuaires — cavernes avec autels, chambres cubiques, façades ornées de totems ou de damiers géométriques. Les plus vénérés sont confiés au *hogan* : ce grand chef religieux rendait jadis la justice et présidait le conseil des vieillards qui gérait les affaires publiques. Il dirige

toujours les grandes cérémonies et transmet les mythes et les croyances religieuses.

Depuis que par l'intermédiaire des Toucouleurs et des Peuls, bergers de la plaine, l'islam a commencé à s'implanter, il y a 150 ans, en pays dogon, de nombreux villages ont édifié des mosquées. Modestes oratoires ou mosquées du vendredi, elles voisinent souvent avec le *togu na* qui conserve chez les Dogon islamisés ses fonctions de maison des hommes et du conseil.

Statues et masques : un riche patrimoine artistique

Les Dogon maîtrisent différents modes d'expression artistique, dont le tissage, le plus sacré de tous car il fut enseignée aux hommes en premier, en même temps que la parole. Un seul mot désigne à la fois le tissu et le langage, fait comme lui d'un entrelacs de questions et de réponses. Griaule y voit le symbole de la culture : « le fil de trame est l'humidité active de l'homme progressant dans les terres incultes que figure la chaîne. »

Mais c'est surtout dans les arts sculpturaux que s'exprime le mieux le génie plastique des Dogon. La statuaire est avant tout rituelle. Les personnages, à peine esquissés ou nettement construits, sont des représentations d'ancêtres ou de héros mythiques. Ils sont généralement l'œuvre du forgeron, qui sculpte aussi le bois des portes et des vantaux, confectionne les serrures. Son épouse fabrique les poteries cérémonielles.

Les masques, associés aux âmes des défunts, sont réservés aux rites funéraires ou de levée de deuil, marqués par des danses et des exhibitions publiques ou par des cérémonies secrètes auxquelles ne participent



que les initiés. Inséparables d'un riche ensemble d'attributs (costume végétal ou en tissu, parures et accessoires), les masques, en bois ou en fibres, sont ornés de cauris et de motifs peints ou surmontés de hauts cimiers — comme le masque *kanaga* en forme de croix de Lorraine, dont les deux branches représentent Amma, le démiurge, désignant du geste du créateur le ciel et la terre. ■

CAROLINE HAARDT, journaliste française, a fait partie, de 1983 à 1987, de la Division du patrimoine culturel de l'UNESCO. Dans le cadre du Projet UNESCO des Routes de la soie, elle est chargée de la préparation d'une exposition sur la Croisière jaune (1931-1932).



Page de gauche, porteurs de masques célébrant un rite funéraire.

À droite, un masque *kanaga* au haut cimier en forme de croix de Lorraine.

Ci-dessus, en haut : un *togu na*, la « maison de la parole » où se réunissent les patriarches pour prendre les décisions importantes. La plateforme et les piliers de soutènement sont ornés de représentations symboliques. Au centre, habitations quadrangulaires en plisé et greniers au toit conique d'un village dogon. En bas, des sculptures représentant les ancêtres ornent les montants de porte des maisons.

UNE CULTURE EN DANGER

UN TOURISME MEURTRIER

L'abandon progressif des villages des falaises est aujourd'hui le plus grand danger qui guette le patrimoine dogon. Cet exode s'est accentué avec la sécheresse qui a frappé toute la zone sahélienne ces vingt dernières années. Le manque d'eau, la pénible corvée de l'approvisionnement, incitent les Dogon à s'installer en masse dans la plaine.

Mais un autre danger se précise avec l'arrivée en nombre des touristes : ils seraient quelque 5 000 à visiter chaque année le pays dogon. Incontrôlé, le tourisme peut être corrupteur et présenter un risque non négligeable d'acculturation et de déstabilisation sociale. De plus en plus de statues et de masques sont fabriqués pour la vente. Marchands et amateurs de souvenirs achètent, souvent à prix dérisoire, des pièces archéologiques essentielles (échelles dogon, serrures, bois sculptés), appauvrissant considérablement le patrimoine artistique. Enfin, nombre de sanctuaires et d'objets culturels, de fétiches et de masques sont victimes de déprédations. Les sépultures, autrefois inaccessibles, ne sont plus à l'abri des pilliers de tombes.

Le Mali est l'un des pays les plus démunis du globe et le pays dogon y attire d'année en année de plus en plus de touristes. Aussi, le gouvernement malien a-t-il entrepris en 1988 d'y développer un tourisme intelligent, tenant compte du caractère « très spectaculaire mais fragile » de la région. Des mesures ont été prises afin de mieux répartir les structures d'accueil en aménageant une succession de petites installations de loisir — relais culturels, campements et établissements de détente — le long d'un circuit balisé au bas des falaises. Ces installations touristiques permettraient de loger une dizaine de milliers de visiteurs par an, mais en évitant les problèmes que ne manquerait pas de susciter une trop grande proximité des villages. Les autorités espèrent minimiser ainsi les effets du « choc culturel » tout en faisant connaître aussi les villages de la plaine.

PRÉSERVER L'ARCHITECTURE

Les techniques architecturales, patrimoine vivant transmis par la tradition orale, doivent être sauvegardées avant tout par les Dogon eux-mêmes. Leur conservation n'a de sens que si les villages des falaises continuent d'être habités, et seule une amélioration des conditions de vie peut y freiner l'exode des popula-

tions. Il est donc urgent d'y prévoir des équipements collectifs tels que puits, écoles et dispensaires.

Sur un tout autre plan, il convient de renforcer les dispositions juridiques et constitutionnelles qui permettent de sauvegarder le pays dogon. Celui-ci bénéficie déjà des lois protégeant l'ensemble du patrimoine malien. L'attachement du Mali à ce patrimoine s'est exprimé au niveau international par la ratification, dès 1977, de la Convention pour la protection du patrimoine mondial, culturel et naturel, puis, en 1987, de la Convention concernant les mesures à prendre pour interdire et empêcher l'importation, l'exportation et le transfert de propriété illicites de biens culturels. ■

CARNET DE ROUTE

A lire (entre autres...)

- M. Griaule et G. Dieterlen, *Le Renard pâle*, t. I, *Le Mythe cosmogonique*, Paris 1965, rééd. 1991, Institut d'ethnologie.
- J. Laude, « Statuaire du pays dogon » in *Revue d'esthétique*, n° 701, vol. 17, 1964.
- Francine N'Diaye, « Contribution à l'étude de l'architecture du pays dogon » in *Objets et mondes*, vol. 12, n°3.
- M. Griaule, *Dieu d'eau, entretiens avec Ogotemmêli*, Paris 1948, rééd. Fayard 1985.
- D. Roberts, « Mali's Dogon People » in *National Geographic*, vol. 178, n°4, octobre 1990.
- *Dictionnaire des mythologies*, sous la direction d'Yves Bonnefoy, t. I et II, Flammarion 1981.
- *Histoire générale de l'Afrique*, t. 1 et 2, NEA/UNESCO, 1984.

A voir

- Tous les films de Jean Rouch et Germaine Dieterlen.

A boire

- La bière de mil.





Après la Thaïlande et l'Indonésie, le *Fulk al-Salamah* — le Bateau de la Paix, qui transporte l'expédition maritime chargée par l'UNESCO d'étudier ces grandes artères de communication que furent dans le passé les routes de la soie — s'approche des côtes de la Chine, l'une des étapes les plus fascinantes de son long périple.

Le centre du labyrinthe

par François-Bernard Huyghe

Ci-dessus, le commerce de la soie et du gingembre, miniature du 15^e siècle pour le *Livre de Marco Polo* (v. 1298).

Page ci-contre à gauche, le minaret de la mosquée Amin (19^e siècle), à Turfan, en Chine occidentale. Cet ancien centre caravanier de la route de la soie fut la capitale des Oulgours au 8^e-9^e siècle.

A droite, aquarelle du 18^e siècle représentant l'emballage de la porcelaine en Chine avant son expédition en Europe.

LE 8 février 1991, le *Fulk al-Salamah*, après s'être arrêté à Brunei, puis à Manille aux Philippines, se dirige vers ses étapes chinoises de Guangzhou et Quanzhou, les anciennes Canton et Zayton. Depuis Oman, nous suivons l'itinéraire de Sindbad le Marin, comme, dix ans plus tôt, le *Sohar*, reconstitution d'un boutre traditionnel, frété par le sultan Qabous pour refaire le voyage légendaire des Mille et Une Nuits.

A l'heure du déjeuner, le capitaine détourne le navire de quelques milles pour approcher une curieuse tache immobile sur l'écran du radar. Cette tache, c'est une jonque que l'on croirait sortie d'une peinture du 18^e siècle, et qui prend eau. A bord, huit pêcheurs de la région de Fujian, que la tempête a détournés de 245 milles nautiques, hurlent à plein poumons : ils sont naufragés depuis quatorze jours, moteur et radio en panne. Sans nourriture depuis cinq jours, sans eau depuis trois, ils n'auraient bientôt plus eu la force d'écopier et quatre requins cerclaient

déjà autour d'eux. Du pont du *Fulk al-Salamah*, un haut-parleur les interpelle dans leur dialecte : c'est la voix d'un des universitaires chinois de l'expédition appelé comme traducteur. Une heure plus tard, les miraculés, nourris, soignés, douchés, rasés et — société du spectacle oblige — dûment interviewés, dorment à bord.

Le lendemain, après les avoir déposés au port de Canton, l'équipe de l'Expédition des routes maritimes de la soie se rend à l'embouchure de la rivière des perles, au temple du dieu de Nanhai, la mer méridionale de Chine, qui depuis le 6^e siècle protège les voyageurs des périls de la mer. A la porte du sanctuaire, la statue de l'« étranger », peut-être Bodhidharma qui introduisit le bouddhisme du Grand Véhicule en Chine. En repartant de Quanzhou, le 19 février, nous consacrerons notre dernière matinée en Chine à une autre divinité — imitant en cela les navigateurs étrangers qui demandaient la protection du Ciel avant le grand retour. Au palais du céleste



empire, nos hôtes ont reproduit en notre honneur un rite de prière au vent et de sacrifice au dieu de la mer interrompu depuis 600 ans.

Entourés de tous ces signes, assaillis par le romanesque et le féérique, comment résisterions-nous à la fascination de la Chine ?

Vers le fabuleux pays de Cathay

Tout semble aboutir ici. Au long du voyage, il n'est pas une étape, pas un indice qui ne nous ait renvoyés au pays fabuleux d'où sont parties les routes de la soie. Pas de musée qui ne contienne de ces objets que, directement ou indirectement, par des intermédiaires arabes ou indiens, l'Empire du Milieu faisait parvenir au monde connu.

Depuis Oman, nous croisons les traces de Zheng He, l'amiral qui au début du 15^e siècle mena une formidable armada affirmer le prestige de la dynastie Ming — ainsi que celles de Faxian, Xuanzang ou Yijing, ces moines voyageurs qui, entre le 4^e et le 7^e siècle, partirent vers l'Inde pour retrouver la pureté de la doctrine bouddhique.

En sens inverse, des voyageurs venus de l'Ouest ont rapporté des récits qui nous ont préparés à tous les émerveillements. Le Tangérois Ibn Battûta et le Vénitien Marco Polo, et bien d'autres aussi, comme le marchand arabe Solâïman dont les souvenirs de voyage inspirèrent, en 851, *La relation de l'Inde et de la Chine*. Ou Francesco Balduccio Pegolotti, le marchand florentin qui, en 1340, donne dans un manuel intitulé *Pratica della Mercatura* de si judicieux conseils pour commercer avec la Chine, où il ne mit jamais les pieds.

Ce sont aussi les moines franciscains Jean Plan de Carpin et Guillaume de Rubrouck, respectivement mandés en 1245 et 1253 par le pape Innocent IV et le roi Saint Louis pour sonder les intentions de ces « Tartares » qui faisaient trembler l'Europe. Ce sont les missionnaires Jean de Montcorvin, parti évangéliser le pays de Cathay sous domination mongole, ou Odoric de Pordenone qui s'y rendit vers 1316 et dont les récits alimentèrent le *Livre des Merveilles* de Jehan de Mandeville, qui nourrit si longtemps l'imaginaire de l'Occident.

D'étape en étape, la présence de la Chine se fait davantage sentir. Il est vrai que depuis Sri Lanka, nous abordons d'anciens royaumes qui, à un moment quelconque de leur histoire, ont payé tribut à l'Empire du Milieu et ont été inclus dans le subtil système politico-commercial qui assura la puissance et la richesse de la Chine.

Tel est le cas de Brunei. Avant l'arrivée de Magellan en 1521, on n'en connaît pratiquement l'histoire que par la chronique dynastique chinoise. Le nom même du sultanat vient peut-être du chinois. Depuis le 10^e siècle au moins, Brunei paye tribut à la Chine et commerce avec l'Empire. Au fil du temps et au gré de la prospérité du sultanat, grand exportateur de camphre, ces liens se renforcent ou

se relâchent. Mais quand Manajakelana, premier souverain de l'actuelle dynastie brunéenne, accède au pouvoir au début du 15^e siècle, il part pour Nankin où l'empereur le reçoit chaleureusement. Cette ouverture diplomatique, nécessaire à Brunei qui dépend entièrement du trafic maritime, inaugure une période de montée en puissance qu'interrompra l'arrivée des Européens. Manajakelana, honoré par ses protecteurs, mourut à Nankin où l'on a découvert sa tombe.

Dès le 9^e siècle, les Philippines entrent aussi dans le système tributaire chinois et dans le grand réseau commercial des routes de la soie. Sous les Song (10^e-13^e siècles) et surtout les Yuan (1280-1368), l'archipel profite de sa position stratégique et attire la flotte des jonques. Mais ici, la colonisation européenne joue un rôle différent. En 1570, les Espagnols ouvrent la route transpacifique. Pendant trois siècles et demi, leurs vaisseaux feront l'aller retour entre Manille et Acapulco, transportant les produits chinois et ramenant l'argent du Mexique. Par l'Amérique latine, ce trajet menait jusqu'à l'Europe, faisant faire aux routes de la soie le tour complet du globe. Le monde hispanique, dont la présence culturelle est si forte aux Philippines, rejoignait ainsi la Chine par d'autres voies.



Comment ne pas éprouver la sensation d'approcher le centre du labyrinthe en naviguant vers Canton et Zayton, les deux ports qui se disputèrent le titre de capitale des routes de la soie ? De la première, Marco Polo, au 13^e siècle, nous dit qu'elle est la plus grande ville du monde — elle avait à l'époque, dit-on, un million d'habitants. Il ajoute que l'on peut y goûter tant de plaisirs que l'homme s' imagine être au paradis. Pour Ibn Battûta, un peu plus tard, c'est la seconde qui est le plus grand port de l'univers.

Pendant des siècles, déjà sous les Han (206 av. J.-C.-220 apr. J.-C.), mais surtout avec les Song et les Yuan, et même sous les Ming (1368-1644) et les Qing (1644-1911) qui furent parfois tentés d'interdire le commerce, des milliers de voiliers ont suivi l'itinéraire qu'emprunte aujourd'hui le *Fulk al-Salamah*. Ils venaient chargés d'onguents et de parfums, de pierres précieuses, d'épices, d'argent et d'ivoire (sans oublier la très aphrodisiaque corne de rhinocéros), et repartaient parfois jusqu'à la côte est-africaine, les cales lourdes de céramiques, de tissus de soie et, bien sûr, de satin (dont le nom viendrait d'une déformation de Zayton).

Les religions et les hasards de l'histoire

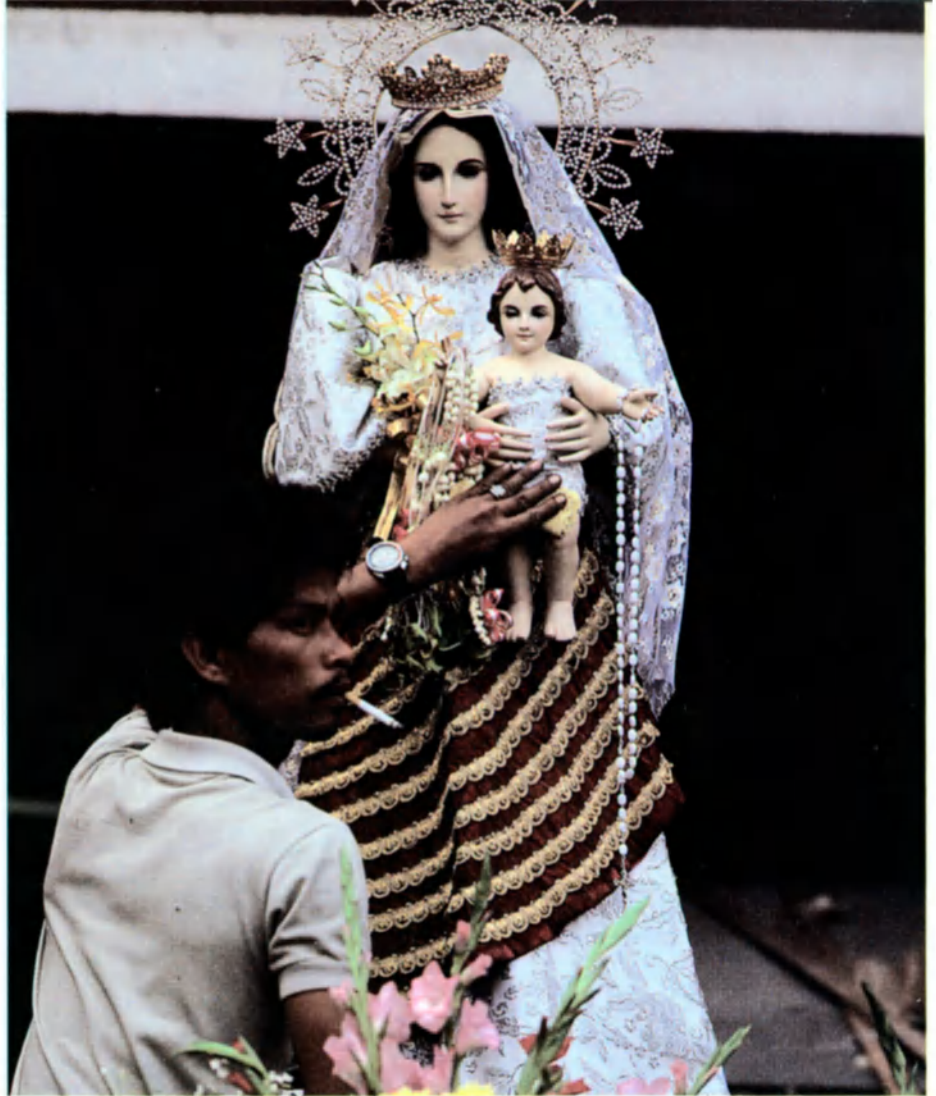
Toutes les grandes cités marchandes que nous avons dépassées semblent trouver leur modèle à Canton et Zayton. Là, plus qu'ailleurs, le négoce aura provoqué la rencontre des cultures, mais aussi l'installation de minorités étrangères. Persans et Arabes, dont Solâïman décrit l'organisation communautaire dans la Canton du 9^e siècle, ont sans doute laissé les traces les plus visibles.

A Chen Dai, près de Quanzhou, nous avons été reçus au « village des Hui » : les 17 000 habitants, qui portent tous le patronyme de Ding, se disent les descendants d'un commun ancêtre, un marchand arabe du 13^e siècle, et se réclament de leur identité islamique. A Quanzhou, on nous montrera les tombes de deux des quatre disciples de Mahomet qui seraient venus prêcher l'islam en Chine au 7^e siècle.

Mais bien d'autres religions ont fleuri dans l'Empire du Milieu. D'abord l'hindouisme, amené par des marchands tamils, puis le bouddhisme, qui y pénétra également avec les marchands et y laissa une profusion de sanctuaires — comme le temple de Guangxi, à Canton, vieux de 15 siècles et où les moines nous offrirent le thé.

Quant à la présence chrétienne, elle est bien affirmée au 13^e siècle, où la tolérance mongole permet à Jean de Montcorvin, nommé archevêque de Pékin par le pape Clément V en 1307, de convertir des milliers de ces Tartares si redoutés. A Zayton, la pierre tombale de l'évêque Andrea Perugia, mort en 1332, et de quelques autres, ne font peut-être que donner une idée de l'important cimetière catholique qu'espèrent y découvrir les archéologues.

Paradoxe de l'étape chinoise, jamais autant que



Vierge à l'Enfant dans une procession à Malolos, dans l'île de Luzon (Philippines).

dans ce pays, que l'on dit attaché au matérialisme athée, nous n'avons vu tant de sanctuaires, ni respiré l'encens devant les autels de tant de dieux.

Près de Zayton, l'équipe des routes de la soie a contemplé les gigantesques inscriptions gravées dans le roc, de la dynastie des Song à celle des Qing, pour « prier le vent ». Le retour de la mousson déterminait en effet le grand voyage annuel vers l'océan Indien. A quel culte rattacher cette dévotion ?

Dans un autre village, Su-Nei, nous avons pénétré dans le dernier couvent manichéen connu et contemplé l'image d'une divinité solaire dans laquelle la croyance populaire voit par erreur le Bouddha. A moins, comme le suggèrent certains, que ne se perpétue jusqu'à nos jours et sous ce déguisement la religion fondée par Mani. Ici, nous venons de rencontrer une de ces religions perdues que les hasards de l'histoire ont mené jusqu'en Chine.

Cette doctrine syncretique venue d'Iran incorporait des éléments du zoroastrisme (qui parvint également en Chine), ainsi que du bouddhisme, du christianisme et du taoïsme. Elle atteignit la Chine vers la fin du 7^e siècle, probablement par la route terrestre de la soie. Bien que cette croyance soit perverte, dit en substance un édit impérial de 732, ses sectateurs ne doivent pas être persécutés. Bientôt, le manichéisme deviendra la religion officielle des

Ouïgours, jusqu'à ce que ce peuple du Turkestan soit écrasé en 842 et sa foi persécutée.

D'autres religions ont pénétré en Chine, suivant d'autres itinéraires, comme le nestorianisme, cette hérésie de l'évêque Nestorius condamnée en 431 au concile d'Ephèse et qui proclamait les deux natures, divine et humaine, du Christ. Par quels chemine-ments cette thèse théologique abstraite engendrerait-elle une religion qui pénètre en Chine en 635, où ses couvents se multiplient et comment, proscrite en 845, reparait-elle bien plus tard, dans l'entourage de Gengis Khan ?

Comment expliquer le destin des Juifs de Chine, qui vécurent isolés de la communauté hébraïque, et dont les Jésuites redécouvrirent l'existence au 16^e siècle ?

Que des doctrines puissent ainsi traverser les siècles et parcourir des milliers de kilomètres sans s'altérer, c'est un des grands mystères des routes de la soie. Dans le même temps, la Chine et l'Europe vivent dans la plus incroyable ignorance mutuelle. A Rome, ne croit-on pas, à l'époque des Yuan, qu'il existe, au-delà de Cathay, le royaume chrétien du Prêtre Jean, dont les troupes vaincront les hordes tartares et délivreront l'Europe de ses terreurs ?

FRANÇOIS-BERNARD HUYGHE, écrivain et journaliste français, a fait partie de la Division du patrimoine culturel de l'UNESCO. Il a publié notamment *La soft-idéologie* (Robert Laffont, Paris 1987).

coups
de cœur

■ FOLKLORE

Haydée Alba. Tango Argentin.
CD Ocora C 559091.

Superbe récital de tangos et de milongas, enregistré avec le contrebassiste Kicho Diaz et le pianiste Osvaldo Berlinghieri, anciens accompagnateurs du légendaire Anibal Troilo. Le bandonéoniste est José Libertella. Alba possède une voix émouvante, plus aiguë que la plupart des chanteuses de tango. Les textes, poétiques, rendent l'atmosphère passionnelle — vénéreuse parfois — des bas-fonds de Buenos Aires : « Malena chante le tango comme personne/ Dans chaque vers elle met son cœur/ Sa voix parfume la mauvaise herbe du faubourg/ Malena porte en elle la peine du bandonéon. »

Malou.

CD Polydor 843 938-2.

Voici du Flamenco remis au goût du jour, avec accompagnement de basse électrique et de percussions. Malou, excellent guitariste, possède une voix rauque et passionnée de macho andalou. La rumba, originaire de Cuba, a été depuis quelques années adoptée par les Gitans. Si les rumbas de cet enregistrement sombrent un peu, rythmiquement, dans la facilité, les bulerias, plus proches du cante jondo, sont de toute beauté. Un chanteur à suivre.

■ JAZZ

Le cinéma muet par Martial Solal. 1990 : musique du film de Marcel L'Herbier « Feu Mathias Pascal » (1925). Martial Solal (piano).
CD Erato 2292-45504-2.

Martial Solal, seul avec son piano, improvise toute la musique de ce compact. Grand maître français de l'harmonie, il crée ici un jazz aux frontières de la musique contemporaine. Tantôt il s'adonne à des soliloques rêveurs, tantôt, influencé par Art Tatum, il laisse les notes s'envoler en des traits fulgurants. L'accent est plus mis sur l'atmosphère que sur le rythme. Une pièce d'anthologie pour les amoureux de Solal.

Dave Valentin Live At The Blue Note.

Valentin (fl). Bill O'Connell (p), Lincoln Goines (b), Robert Ameen (dms), Giovanni Hidalgo (perc).
CD GRP Records D-9568.

Valentin est un jeune flûtiste portoricain du South Bronx dont la carrière a pris son essor vers la fin des années 70. Accompagné ici de Bill O'Connell, ancien pianiste de Mongo Santamaría, de Lincoln Goines, ancien bassiste de Tabia Maria, de Robert Ameen et de Giovanni Hidalgo, percussionniste actuel de Dizzy Gillespie, Valentin nous offre du Latin jazz sympathique aux limites de la fusion. Il interprète notamment avec finesse « Cinnamon and Clove » du Brésilien Milton Nascimento, « Footprints » de Wayne Shorter et « Afro Blues » de Mongo Santamaría. Une musique pour rester chez soi le soir et rêver de paradis tropicaux.

■ VARIÉTÉS

Guidoni.

Aux tourniquets des grands cafés.
CD Musidisc 195582.

De la chanson à texte typiquement française, avec une touche sulfureuse rappelant Juliette Gréco à

ses débuts. Jean Guidoni chante, avec des accompagnements tantôt jazzy tantôt musette, l'amour qui s'enfuit, les cafés tristes, les lupanars de Lisbonne. On se laisse facilement gagner par la mélancolie, et par sa voix lancinante et cassée. « J'ai dans la gorge des morceaux de verre/ Je module bien mais je m'modère/ Je prends mon temps je fais bluesy. »

Rachid Taha. Barbès.

CD Nord Sud/Barclay 843 179-2.

De quel bled sort donc le ténébreux Taha, qui fait rimer « J'ai évité un klébar » avec « M'chit el bazar » ? Du rock-rap bilingue franco-arabe, râpeux comme les cailloux de l'Aurès, loin du rai monotone et coutumier que l'on entend trop souvent à la radio. Du hard rock enregistré à Oran avec une brochette de musiciens cosmopolites : arabes, français, africains, qui montre que la variété algérienne bouge et secoue le carcan rigide de la tradition.

The Cure. Mixed Up.

CD Fiction 847 099-2

Du rock disco par The Cure, avec des effets faciles mais agréables de synthétiseurs. L'humour — bien anglais — de ce groupe apparaît dans la dénomination des morceaux : « extended mix », « closer mix », « everything mix », « shiver mix », etc. Et dans la phrase de Jules Renard citée sur la pochette du compact : « Cherchez le ridicule dans toute chose et vous le trouverez. »

Isabelle Leymarie

ethnomusicologue et journaliste

■ MUSIQUE CLASSIQUE

Hommage à Paul Tortelier.

Gabriel Fauré : *Élégie op. 24 - Deux sonates pour violoncelle/piano op. 109-117.* Claude Debussy : *Sonate violoncelle/piano.*

Paul Tortelier/Jean Hubeau.

CD Erato 2292-45660-2

Claude Debussy recommandait que « le pianiste n'oublie jamais qu'il ne faut pas lutter contre le violoncelle mais l'accompagner », préconisant ainsi une sorte de fusion de ces deux instruments, si évocateurs de toute une musique de chambre française à la fois post-romantique et impressionniste. Paul Tortelier, violoncelliste au profil d'aigle et à la démarche don-quistottesque, récemment disparu, fait merveille dans ces pages qui lui sont infiniment naturelles. L'on aura garde d'oublier le trop méconnu Jean Hubeau, remarquable pianiste.

Hommage à John Mc Laughlin.

Concerto pour guitare et orchestre, *Le Méditerranéen.*

London Symphony Orchestra sous la direction de Michaël Tilson Thomas. Duos pour guitare et piano, Katia Labeque.

CD CBS MK 45578

John Mc Laughlin n'hésite pas à introduire sa guitare de jazzman — il a joué avec les plus grands, de Chick Corea à Miles Davis — dans un univers classique sérieusement renouvelé, contribuant, de la sorte, à perpétuer un métissage inauguré par Stravinski et Ravel, et qui s'est poursuivi avec Gershwin et Bernstein. Plus que jamais, les cloisons entre les genres se dissolvent dans un dynamitage salvateur de tous les académismes.

Hommage à Claudia Muzio.

Airs d'opéra et Mélodies.

Enregistrements 1934-1935 :

CD EMI Références, CDH 7697902.

Enregistrements 1911, 1934 et 1935 : CD Nimbus, Coll. Prima Voce, NI 7814.

Claudia Muzio (1889-1936) peut être considérée comme l'une des devancières de Maria Callas. Ne fut-elle pas surnommée la « Divine » ? Cette immense soprano italienne, née dans une famille de mélomanes, et qui connut une très grande célébrité à New York et en Amérique latine, créa plusieurs rôles et travailla notamment sous la direction de Toscanini. Son lyrisme, soutenu par un sens théâtral extraordinaire, renaît dans ces deux disques. Un remarquable travail de restitution, des documents historiques précieux dans un répertoire marqué surtout par le vérisme.

Musique russe, nouvelle formule.

Rimski-Korsakov : *La nuit de Noël.*

1 cof. 2 CD LDC 288001-2.

Alexandre Knaïfel : *Le Fantôme de*

Canterville.

1 CD LDC 288009.

Ciurlionis : *Poèmes symphoniques,*

quatuor à cordes.

1 CD LDC 288004.

Au programme de cette première livraison de la nouvelle maison de disques Saison Russe — récemment créée en URSS par la société française Chant du monde en association avec Harmonia Mundi — un opéra rarement gravé de Rimski-Korsakov, « La nuit de Noël » d'après Gogol. Le chef d'orchestre, M. Yurovski, dirige également « Le fantôme de Canterville », d'après Oscar Wilde ; cet opéra du compositeur soviétique d'avant-gard Alexandre Knaïfel (né en 1943 à Tachkent) est indéniablement influencé par « Le Nez » de Chostakovitch. Enfin, signalons la présence sur ce disque du fondateur de l'Ecole nationale lituanienne, Mikalojus K. Ciurlionis (1875-1911), avec des pages narratives et néo-romantiques (« Dans la forêt », « La Mer »), suivies d'un quatuor à corde plus complexe.

Hommage à Leonard Bernstein. Sérénade.

Isaac Stern (v), orchestre dir. par

Leonard Bernstein :

1 cof. 3 CD, SONY Classical

SM3K 45956.

Guidon Kremer (v) orchestre

philharmonique d'Israël,

dir. Leonard Bernstein :

1 CD Deutsche Grammophon

423583-2.

Rodrigue Milosi (v),

orchestre de Caen,

dir. Jean-Louis Basset :

1 CD ADDA 590033

Leonard Bernstein est mort en octobre 1990. Chef d'orchestre, pianiste, compositeur, homme de télévision, Bernstein a toujours rêvé de servir la musique américaine. L'immense succès de « West Side Story » (1957) a entouré son œuvre d'une certaine ambiguïté. Celui que l'on appelle, non sans ironie, l'« Offenbach de Broadway » ne limitait pas ses ambitions à la musique de variétés. En témoigne sa « Sérénade pour violon et orchestre » d'après Platon, une pièce peu connue créée en 1954 par Isaac Stern, qui l'interprète avec une émotion intense dans cet enregistrement de 1957, avec le compositeur au pupitre. Une poésie suprême se dégage des pièces « Phèdre » et « Agathon ». G. Kremer paraît moins engagé, alors que R. Milosi séduit par sa clarté. Différentes manières de saluer un grand disparu.

Claude Glayman

Journaliste et critique musical

LE COURRIER DES LECTEURS



■ DES LIVRES POUR LA BULGARIE

Professeur d'anglais et de français dans une école de langues étrangères à Berkovitz, je mets à la disposition de mes élèves, qui l'apprécient énormément, l'édition française du *Courrier*, que votre rédaction m'envoie directement. Mais je ne parviens pas à me procurer des ouvrages en anglais. Les publications dans d'autres langues que l'allemand et le russe sont introuvables en Bulgarie. Mes élèves d'anglais, qui reçoivent 22 heures de cours par semaine, n'ont même pas de dictionnaires. Nous vous serions reconnaissants de bien vouloir faire passer une annonce dans votre revue indiquant que notre école recherche des livres et des périodiques, neufs ou usagés, en langue anglaise.

Vladimir Gheorghiev
Classe préparatoire d'anglais
Ecole de langues Dr. Ivan Panov
3500 Berkovitz (Bulgarie)

■ POUR UNE CHARTE INTERNATIONALE DE L'ENVIRONNEMENT

Si l'écologie a été abordée à plusieurs reprises dans votre publication par des spécialistes de renommée internationale, aucun n'a encore proposé à l'ONU une charte de l'environnement, comparable à la Charte universelle des droits de l'homme, pour fonder philosophiquement, juridiquement et moralement l'écologie. C'est pourtant, dans l'état actuel des choses, un document que les peuples de la Terre appellent de tous leurs vœux et qui leur fait cruellement défaut.

André Michel
Saint-Clair-du-Rhône (France)

■ DES RAISONS DE VIVRE

Mère de cinq enfants, grand-mère de treize petits-enfants, je souhaiterais que *Le Courrier de l'UNESCO* contribue à redonner à la jeunesse des raisons de vivre. Bergson, dans *L'appel du héros et du saint*, souligne le rôle de phare, pour l'humanité, des hommes et des femmes dont les qualités humaines exceptionnelles et l'œuvre ont contribué à la marche trébuchante des peuples vers la fraternité universelle.

Pourquoi, de temps en temps, comme vous l'aviez fait dans le passé pour Gandhi et la non-violence, ne consacriez-vous pas certains numéros à des personnages tels que Pasteur, Marie Curie, Nelson Mandela ou Janusz Korczak, et bien d'autres hommes et femmes de tous les continents et de toutes les civilisations ?

Nos jeunes ont besoin de voir et d'entendre autre chose que des hymnes à la violence, à la gloire de l'argent, de la réussite matérielle. Ils ont besoin d'apprendre la joie,

l'effort soutenu et, comme le disait récemment Michel Serres, la nécessité d'une certaine ascèse en vue de la réalisation d'une œuvre de valeur, d'une vie épanouie, source de vrai bonheur.

M.A. Pleutin

■ ALPHABÉTISER LES HLM AUSSI

Dans la rubrique « En bref dans le monde » de votre numéro de janvier 1991, j'apprends qu'un prix d'alphabétisation a été attribué à l'Institut des Frères des écoles chrétiennes. Mais à qui les Maristes, Lazaristes ou Chartreux de la région lyonnaise dispensent-ils leur enseignement, au demeurant excellent ? Aux enfants de la bourgeoisie. Quant à moi, je rêve qu'ils viennent s'installer dans les banlieues, auprès des HLM.

Avant de nous rapprocher du centre d'Oullins, nous avons habité pendant dix ans dans une petite propriété voisine de trois tours HLM. Quelle misère, quelle désespérance, quel illettrisme. Pourtant, quelle chaleur aussi. Le meilleur de l'éducation de mes enfants s'est précisément fait dans ce quartier.

Marcelle Chalandon
Oullins (France)

■ PESSIMISME

Je crains que le divorce entre les réalisations positives des hommes — scientifiques, artistiques ou autres — et leur absence de sens éthique ne demeure une donnée constante de l'évolution. Il y a ceux qui pensent que nous progressons et ceux, dont je suis, qui voient plutôt dans l'histoire une sorte de film à épisodes, où l'on change les dates, les décors, les acteurs, mais non les comportements.

G. Négrin
Cloyes-sur-le-Loir (France)

■ L'ESPRIT DE FAMILLE

Je saisis l'occasion que m'offre votre questionnaire pour vous faire part de ma réaction à la lecture de l'article d'Andrée Michel sur la famille européenne dans votre numéro de juillet 1989 (« Figures de la famille au passé et au présent »).

Des familles du genre de celles qui y sont décrites existent sûrement. Mais les familles équilibrées, nombreuses, solides existent aussi et il n'y est même pas fait allusion. Etant moi-même à la tête d'un foyer uni, mère de cinq enfants eux aussi mariés, j'ai l'impression de ne pas compter. Quelle image donne donc votre revue, qui est lue dans le monde entier, de la famille européenne ?

Mme de Buyer
Complègne (France)

■ CHERCHEZ LA FEMME

En feuilletant votre numéro de février 1990 consacré à l'hospitalité,

j'ai été frappée, pour un sujet aussi lié à la vie domestique, par l'absence quasi complète des femmes parmi les auteurs de vos articles. Certes, les noms étrangers peuvent prêter à confusion, mais seul l'article signé Perla Petrich semble pouvoir être attribué à une femme, bien que sa note biographique ne donne aucune précision à cet égard.

J'ai pu faire la même constatation dans vos récentes livraisons, dont les femmes sont tout aussi absentes. Ainsi, le numéro de septembre dernier de la revue américaine *MS Magazine* mettait en valeur quelques-unes des femmes qui ont joué un rôle de premier plan dans les récents événements politiques en Europe de l'Est. Votre numéro sur les « Vents de liberté » (juin 1990) était moins éclectique.

Je me suis laissée dire que les institutions des Nations Unies étaient, paradoxalement, un univers hostile aux femmes. Ce que la liste de vos rédacteurs, où figurent un certain nombre de femmes, paraît démentir. L'absence de signatures féminines dans vos colonnes signifie-t-elle qu'il est difficile d'obtenir des articles rédigés par des femmes ? J'ai du mal à le croire, vu le nombre de publications savantes et d'ouvrages de littérature populaire écrits par elles ces dernières années.

Ellen Lee
Iowa City (USA)

■ TOTALITARISMES

Depuis un an, à juste titre, vous chantez la liberté retrouvée à l'Est. Mais avant cet écroulement, vous teniez cela sous le boisseau. Ce n'était pourtant pas plus acceptable que l'apartheid ? Que vous fustigiez...

Alors, pourquoi se taire face aux puissants ? Le totalitarisme est partout de la même essence, non ?

B. Domingier
Nancy (France)

■ UN APPEL À LA PAIX

C'est à une organisation telle que l'UNESCO qu'il incombe de sensibiliser l'humanité aux conséquences de la guerre. Pourriez-vous aborder clairement des sujets tels que les effets possibles d'une guerre bactériologique, les dangers de l'extension d'un conflit au niveau mondial ou le temps qu'il faut pour éliminer les haines engendrées par la guerre ?

Si tous les foyers du monde affichaient le même jour sur la porte de leur demeure un symbole de paix, alors, pendant quelques heures, l'humanité vibrerait au même diapason.

Il faut souhaiter que l'intelligence humaine triomphe...

Sylvie Guyonvarc'h
Auray (France)

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Couverture, page 3 à droite : © Roland et Sabrina Michaud, Paris — Prince of Wales Museum, Bombay. Couverture de dos : © Marc Riboud, Magnum, Paris. Page 3 à gauche : Nick Rogers © The European, Genève. Page 4 : HCR/A. Hollmann. Page 5 : HCR, Genève. Page 6 : Fondation de Bellerive, Genève. Page 7 : HCR/L. Taylor. Page 8 : HCR/N. van Praag. Page 9 : HCR/J. Crisp. Pages 10-11 : Nimetallah © Arterphot, Paris. Page 12 en haut : Wayne Miller © Magnum, Paris. Page 12 en bas : © Jacana, Paris. Page 14 : Mark S. Wexler © Cosmos, Paris. Page 15 : Burt Glinn © Magnum, Paris. Page 16 : A. Moysse © FAO, Rome. Page 17 : © Roland et Sabrina Michaud, Paris. Page 18 : Mary Evans Picture Library © Explorer, Paris. Page 20 : E. Kennedy © FAO, Rome. Page 21 : Harry Gruyaert © Magnum, Paris. Pages 22, 25, 47 à gauche : © Claude Sauvageot, Paris. Page 23 : Roland et Sabrina Michaud ; © Rapho, Paris. Page 24 : Jean-Marie Lerat © Hoa-qui, Paris. Page 26 : G. Aschendorf © Vandystadt, Paris. Page 27 : F. Le Diascorn © Rapho, Paris. Page 28 : Dominique Buisson © Vandystadt, Paris. Page 29 : © Raimundo Dinello, Montevideo. Page 30 : Daniel Laine © Hoa-qui, Paris. Page 31 : Georg Gerster © Rapho, Paris. Page 32 : Luc Girard © Explorer, Paris. Page 33 : M. Renaudeau © Hoa-qui, Paris. Page 35 en haut : Erich Lessing © Magnum, Paris. Page 35 en bas : Gérard Vandystadt © Vandystadt, Paris. Pages 36-37 : Allsport/David Cannon © Vandystadt, Paris. Page 37 : Eve Arnold © Magnum, Paris. Page 38 : © Charles Lenars, Paris. Page 39 : Hervy © Explorer, Paris. Page 40 : Billy Stickland © Allsport/Vandystadt, Paris. Page 42 : UNESCO/O. Konare. Page 43 : © Constance de Monbrison, Paris. Pages 44, 44-45 : S. Salgado © Magnum, Paris. Page 45 : © Caroline Haardt, Paris. Pages 46, 47 à droite : © Bibliothèque Nationale, Paris. Page 48 : Alain Evrard © ANA, Paris.



Directeur : Bahgat Einadi
Rédacteur en chef : Adel Rifaat

RÉDACTION AU SIÈGE

Secrétaire de rédaction : Gillian Whitcomb
Français : Alain Lévêque, Neda El Khazen
Anglais : Roy Malkin, Caroline Lawrence
Espagnol : Miguel Labarca, Araceli Ortiz de Urbina
Études et recherches : Fernando Ainsa
Unité artistique, fabrication :
Georges Servat (47.25)
Illustration : Ariane Bailey, Carole Pajot-Font (46.90)
Documentation : Violette Ringelstein (46.85)
Relations éditions hors Siège et presse :
Solange Belin (46.87)
Secrétariat de direction :
Annie Brachet (47.15), Mouna Chatta
Assistant administratif : Prithi Perera
Editions en braille (français, anglais, espagnol et
coréen) : Marie-Dominique Bourgeois (46.92)

ÉDITIONS HORS SIÈGE

Russe : Alexandre Melnikov (Moscou)
Allemand : Werner Merkli (Berne)
Arabe : El-Said Mahmoud El Sheniti (Le Caire)
Italien : Mario Guidotti (Rome)
Hindi : Ganga Prasad Vimal (Delhi)
Tamoul : M. Mohammed Mustafa (Madras)
Persan : H. Sadough Vanini (Téhéran)
Néerlandais : Paul Morren (Anvers)
Portugais : Benedicto Silva (Rio de Janeiro)
Turc : Mefra Ilgazer (Istanbul)
Ourdou : Wali Mohammad Zaki (Islamabad)
Catalan : Joan Carreras i Marti (Barcelone)
Malais : Azizah Hamzah (Kuala Lumpur)
Coréen : Paik Syeung Gil (Séoul)
Kiswahili : Domino Rutayebesibwa (Dar-es-Salaam)
Croato-serbe, Macédonien, Serbo-croate,
Slovène : Blazo Krstajic (Belgrade)
Chinois : Shen Guofen (Beijing)
Bulgare : Goran Gotev (Sofia)
Grec : Nicolas Papageorgiou (Athènes)
Cinghalais : S.J. Sumanasekera Banda (Colombo)
Finnois : Marjatta Oksanen (Helsinki)
Suédois : Manni Kössler (Stockholm)
Basque : Gurutz Larrañaga (San Sebastian)
Vietnamien : Do Phuong (Hanoi)
Pachto : Zmarai Mohaqiq (Kaboul)
Haoussa : Habib Alhassan (Sokoto)
Bangla : Abdullah A. M. Sharafuddin (Dacca)
Ukrainien : Victor Stelmakh (Kiev)
Tchèque et Slovaque : Milan Syruček (Prague)

VENTES ET PROMOTION

Responsable : Henry Knobil (45.88),
Assistante : Marie-Noëlle Branet (45.89),
Abonnements : Marie-Thérèse Hardy (45.65), Jocelyne
Despouy, Alpha Diakité, Jacqueline Louise-Julie,
Manichan Ngonekeo, Michel Ravassard, Michelle
Robillard, Mohamed Salah El Din, Sylvie Van Rijsewijk,
Ricardo Zamora-Perez
Liaison agents et abonnés : Ginette Motreff (45.64),
Comptabilité : (45.65)
Courrier : Martial Amegee (47.50)
Magasin : Hector Garcia Sandoval (47.50)

INSPECTION ET RÉASSORTS : Promevente
Philippe Thoreau : 45.23.25.60

ABONNEMENTS. Tél. : 45.68.45.65

1 an : 139 francs français. 2 ans : 259 francs.

Pour les pays en développement :

1 an : 108 francs français. 2 ans : 194 francs
Reproduction sous forme de microfiches (1 an) :
113 francs.

Reliure pour une année : 72 francs

Paiement par chèque bancaire, CCP ou mandat à
l'ordre de l'UNESCO.

Les articles et photos non copyright peuvent être reproduits à
condition d'être accompagnés du nom de l'auteur et de la mention
« Reproduits du Courrier de l'UNESCO », en précisant la date du
numéro. Trois justificatifs devront être envoyés à la direction du
Courrier. Les photos non copyright seront fournies aux publications
qui en feront la demande. Les manuscrits non sollicités par la
Rédaction ne seront renvoyés que s'ils sont accompagnés d'un
coupon-réponse international. Les articles paraissant dans le Courrier
de l'UNESCO expriment l'opinion de leurs auteurs et non pas
nécessairement celle de l'UNESCO ou de la Rédaction. Les titres des
articles et les légendes des photos sont de la Rédaction. Enfin, les
frontières qui figurent sur les cartes que nous publions n'impliquent
pas reconnaissance officielle par l'UNESCO ou les Nations Unies.

IMPRIMÉ EN FRANCE (Printed in France)

DEPOT LEGAL C1 - MAI 1991

COMMISSION PARITAIRE N° 71842 - DIFFUSÉ PAR LES N.M.P.P.
Photocomposition : Le Courrier de l'UNESCO.
Photogravure-impression : Maury-Imprimeur S.A.
21 route d'Etampes, 45330 Malashéribes.

SI VOUS VOULEZ EN SAVOIR PLUS SUR LE JEU

Écoutez

FRANCE-CULTURE (93.5 FM)

du 13 au 17 mai 1991
entre 8h30 et 9 heures

« Le jeu dans tous ses états »

Cette série de cinq émissions radiophoniques fera ressortir le rôle primordial du jeu dans l'épanouissement de la personnalité humaine, ainsi que dans l'initiation à l'expression créatrice et à la culture. Les auditeurs sont invités à parcourir le chemin, difficile mais passionnant, qui mène de l'éveil de l'enfance à la plénitude de l'âge adulte, et va du simple divertissement aux activités ludiques les plus sophistiquées. Avec Martine Mauriras-Bousquet, psychosociologue (« Vivre-jouer, l'expérience ludique »); Gilles Brougère, sociologue, et Christian Astuguevieille, artiste-créateur (« Des billes, des plumes et une petite brosse en chiendent »); Duccio Vitale, concepteur-éditeur de jeux, et Alexandre Adler, historien et journaliste (« Les fracas de la guerre en chambre, les nouveaux stratagèmes »); Jean-Claude Dreyfus, acteur, et Henri Fisher, restaurateur (« Quand s'ouvre le rideau... »); Michel Cassé, astrophysicien, et Paul Fournel, écrivain, oulipien (« Le jeu et les univers de papier, des étoiles à l'Oulipo »).

Lisez

MUSEUM

Revue trimestrielle de l'UNESCO, N°2 - 1991

SPORT ET MUSÉES :
REGARDS OLYMPIQUES... ET AUTRES

Ce numéro commence par un message de Juan Antonio Samaranch, Président du Comité olympique international. Le sport au musée, telle est la question qu'aborde entre autres le Directeur du Musée national du sport (France). A travers les musées helléniques on fera aussi une visite photographique guidée du patrimoine athlétique de la Grèce antique.

PRIX DU NUMÉRO : 40 FF.

MUSEUM, UNESCO, 1 rue Miollis, 75015 Paris (France)

